

U N I V E R S I T E D U Q U E B E C

MEMOIRE

PRESENTE A

L'UNIVERSITE DU QUEBEC A TROIS-RIVIERES

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAITRISE ES ARTS (PHILOSOPHIE)

PAR

ROGER MOREAU

LES RAPPORTS DIALECTIQUES ENTRE LES INTELLECTUELS
ET LES MASSES DANS LA PENSÉE DE MAO TSÉ-TOUNG

OCTOBRE 1975

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

Résumé de la thèse de Roger Moreau,
candidat à la Maîtrise ès Arts (Philosophie).

La littérature et l'art appartiennent donc à une politique à laquelle ils obéissent. Ils constituent une forme de représentation du monde; ils véhiculent une pensée. Or, pour procurer l'unité de la pensée révolutionnaire et de l'action révolutionnaire, il est nécessaire que les intellectuels et les masses soient en interaction continue.

Ce sont précisément ces rapports qui font l'objet de notre étude. Nous en faisons l'analyse dans la pensée de Mao Tsé-toung - surtout dans ses discours prononcés entre 1926 et 1949.

Ces rapports sont un enchaînement de contradictions faisant partie d'un processus global par lequel l'évolution et l'histoire sont engendrées. Mao Tsé-toung les étudie avec une méthode, la dialectique, qui lui fait situer ce phénomène contradictoire: intelligentsia-masses à l'intérieur du processus révolutionnaire chinois et qui lui permet, "par l'analyse concrète des situations concrètes", de suivre pas à pas ce phénomène problématique et de proposer des "solutions justes".

Roger Moreau
Paul Gagne'

"Les rapports dialectiques entre les intellectuels et les masses dans la pensée de Mao Tsé-Toung"

En 1942, dans son "Intervention aux causeries sur la littérature et l'art à Yenan", Mao exprimait la nécessité d'unir la couche sociale des intellectuels écrivains et artistes aux masses populaires qui combattaient pour leur libération(1). Il défendait la thèse de la parfaite intégration de la littérature et de l'art dans le mécanisme général de la révolution: que la littérature et l'art, disait-il, "deviennent une arme puissante pour unir et éduquer le peuple(2)."

Ce sont donc les masses populaires, ce sont "les ouvriers, les paysans et les soldats(3)", que la littérature et l'art doivent servir. La source de ceux-ci, c'est la vie du peuple, riche et inépuisable. "La littérature et l'art révolutionnaires sont le produit du reflet de la vie du peuple dans le cerveau de l'écrivain ou de l'artiste révolutionnaire(4)."

L'art et la littérature sont des formes de l'idéologie propre à une classe et, comme tels, ont toujours un caractère de classe; il est donc impérieux que les intellectuels qui produisent des oeuvres littéraires et artistiques se rangent du côté du prolétariat et s'imprènent de l'idéologie de celui-ci.

Or ceci pose un problème évident: celui de la relation entre la littérature et l'art, d'une part, et la politique, d'autre part:

"Il n'existe pas dans la réalité d'art pour l'art, d'art au-dessus des classes, ni d'art qui se développe en dehors de la politique ou indépendamment d'elle. La littérature et l'art prolétariens font partie de l'ensemble de la cause révolutionnaire du prolétariat. La littérature et l'art sont subordonnés à la politique. Mais ils exercent à leur tour une grande influence sur elle... La révolution ne peut progresser et triompher sans la littérature et sans l'art(5)."

(1) C'était à l'époque de la Guerre de Résistance contre le Japon.

(2) Mao Tsé-toung, Oeuvres choisies, Editions en langues étrangères, Pékin, 1968, t.III, p. 68.

(3) Ibid, p. 70.

(4) Ibid, p. 80.

(5) Ibid, p. 86.

TABLE DES MATIERES

	Page
Introduction	1
<u>Première Partie: La méthode d'analyse de Mao-Tsé-toung</u>	4
Ch. I Une méthode fondée sur une conception du monde	6
Ch. II Une méthode applicable à l'analyse de tous les phénomènes dans le processus entier de leur développement	9
Ch. III Une méthode qui analyse ce qu'il y a de spécifique et de relatif dans les contradictions	12
Ch. IV Une méthode qui analyse — dans un processus complexe — la contradic- tion principale et l'aspect principal de la contradiction.	17
Ch. V Une méthode qui analyse la question de l'identité et de la lutte des aspects de la contradiction.	20
Ch. VI Une méthode qui distingue les formes de la lutte des contraires	26
Conclusion	31
<u>Deuxième Partie: Application de cette méthode à l'ana- lyse et à la stratégie.</u>	32a
<u>Première Section: Application de cette méthode à l'analyse de la société.</u>	32b
Ch. VII La loi des contraires dans la société humaine.	32c
Ch. VIII Les contradictions de la société ca- pitaliste.	
Ch. IX Les classes sociales	
Ch. X Les minorités nationales	
Ch. XI L'impérialisme	

Deuxième Section: Utilisation de cette méthode
à la révolution socialiste
prolétarienne

- Ch. XII Deux forces en présence: la bourgeoisie impérialiste et le prolétariat.
- Ch. XIII Les tâches de la lutte nationale.
- Ch. XIV Le caractère de la lutte nationale.
- Ch. XV Deux processus révolutionnaires de caractère différent
- Conclusion.

Troisième Partie: La contradiction entre les masses populaires et les intellectuels

Première Section: Les particularités historiques de cette contradiction

- Ch. XVI Périodisation de la contradiction
- Ch. XVII Etape initiale de la pratique populaire
- Ch. XVIII Etape du front uni.
- Ch. XIX Etape de l'édification du socialisme.

Deuxième Section: Identité et lutte des aspects de cette contradiction

- Ch. XX La littérature et l'art chez les masses populaires.
- Ch. XXI Les écrivains et les artistes révolutionnaires.
- Ch. XXII Les écrivains et artistes des classes dominantes.
- Ch. XXIII Rapport entre le travail du Parti dans le domaine de la littérature et de l'art et l'ensemble de son travail.
- Ch. XXIV Rapports entre écrivains et artistes communistes et non-communistes.
- Ch. XXV La lutte idéologique.
- Ch. XXVI Conclusions théoriques.

Troisième section: Solution de cette contradiction

- Ch. XXVII L'assimilation progressive aux masses
- Ch. XXVIII La production au service des masses

Ch. XXIX	La subordination à la tâche révolutionnaire.
Ch. XXX	Conclusion

INTRODUCTION

En 1942, dans son "Intervention aux causeries sur la littérature et l'art à Yen-an", Mao exprimait la nécessité d'unir la couche sociale des intellectuels écrivains et artistes aux masses populaires qui combattaient pour leur libération (1). Il défendait la thèse de la parfaite intégration de la littérature et de l'art dans le mécanisme général de la révolution: que la littérature et l'art, disait-il, "deviennent une arme puissante pour unir et éduquer le peuple (2)."

Ce sont donc les masses populaires, ce sont "les ouvriers, les paysans et les soldats (3)" que la littérature et l'art doivent servir. La source de ceux-ci, c'est la vie du peuple, riche et inépuisable. "La littérature et l'art révolutionnaires sont le produit du reflet de la vie du peuple dans le cerveau de l'écrivain ou de l'artiste révolutionnaire (4)." L'art et la littérature sont des formes de l'idéologie propre à une classe et, comme tels, ont toujours un caractère de classe; il est donc impérieux que les intellectuels qui produisent des oeuvres littéraires et artistiques se rangent du côté du prolétariat et s'imprègnent de l'idéologie de celui-ci.

-
1. C'était à l'époque de la Guerre de Résistance contre le Japon.
 2. Mao Tsé-toung, Oeuvres choisies, Editions en langues étrangères, Pékin, 1968, t.III, p. 68.
 3. Ibid. p. 70.

Or ceci pose un problème évident: celui de la relation entre la littérature et l'art, d'une part, et la politique, d'autre part:

"Il n'existe pas dans la réalité d'art pour l'art, d'art au-dessus des classes, ni d'art qui se développe en dehors de la politique ou indépendamment d'elle. La littérature et l'art prolétariens font partie de l'ensemble de la cause révolutionnaire du prolétariat. La littérature et l'art sont subordonnés à la politique. Mais ils exercent à leur tour une grande influence sur elle... La révolution ne peut progresser et triompher sans la littérature et sans l'art (1)".

La littérature et l'art appartiennent donc à une politique à laquelle ils obéissent. Ils constituent une forme de représentation du monde; ils véhiculent une pensée. Or pour procurer l'unité de la pensée révolutionnaire et de l'action révolutionnaire, il est nécessaire que les intellectuels et les masses soient en interaction continue.

Ce sont précisément ces rapports entre les intellectuels et les masses populaires que je veux étudier dans le présent mémoire. J'en ferai l'analyse dans la pensée de Mao Tsé-toung - surtout dans ses discours prononcés entre 1926 et 1949.

Ce travail comprendra trois parties. D'abord je ferai une recherche sur la méthode qu'utilise Mao pour analyser ce phénomène. Ensuite, je montrerai comment il applique celle-ci à l'analyse de la société où il vit et à la recherche

1. Ibid. p. 86.

des solutions globales que les conflits offrent. Enfin, pour le cas particulier qui nous intéresse, je tenterai de retrouver l'articulation de la pensée de Mao sur l'analyse et la solution des rapports entre les couches intellectuelles du domaine de la littérature et de l'art et les masses populaires.

PREMIERE PARTIE

LA METHODE D'ANALYSE DE MAO TSE-TOUNG

Le principe vital de la théorie marxiste est l'analyse concrète d'une situation concrète. Il importe, dans cette première partie, de rendre compte de la méthode que Mao emploie pour dégager les lois qui gouvernent le développement des phénomènes. C'est principalement dans un essai (1) écrit en août 1937, dans l'espoir de corriger les erreurs d'ordre dogmatique existant au sein du Parti communiste, qu'il expose cette méthode.

Fondée sur une conception matérialiste évolutionniste du monde, cette méthode veut s'appliquer à l'analyse de tous les phénomènes dans le processus entier de leur développement. Elle prétend également être applicable à l'analyse de tout ce qu'il y a de spécifique et de relatif dans les phénomènes de la nature, de la société et de la connaissance.

Cette méthode s'appelle la dialectique. C'est l'étude de l'enchaînement des contradictions qui engendre l'évolution et l'histoire. Ces contradictions se trouvent à l'intérieur même des choses et constituent la cause fondamentale du développement de celles-ci. Elles sont une suite logique de forces qui se combattent pour en faire surgir de plus grandes.

1. Ibid. t.1, pp. 347-387.

Dans cette question du caractère spécifique de la contradiction, la dialectique recherche et ne perd jamais de vue la contradiction principale et l'aspect principal de la contradiction. Quant aux aspects de celle-ci, elle étudie la question de leur identité et de leur lutte. Enfin, elle détermine bien la différence qui existe entre une contradiction à caractère antagoniste et une contradiction à caractère non-antagoniste.

CHAPITRE I

UNE METHODE FONDEE SUR UNE CONCEPTION DU MONDE

La caractéristique fondamentale d'une philosophie est que, à partir du moment même où elle apparaît, elle constitue un système d'idées générales sur le monde — la nature, la société et l'homme — sur les lois de son développement.

Si, résumant à l'extrême le long cheminement de la pensée humaine, on peut dire qu'il n'y a jamais eu que deux grands courants philosophiques, deux façons de se représenter le monde: la philosophie de l'être et celle du devenir, celle de l'idée et celle de la vie, Mao se situe dans la seconde. Autant la philosophie de l'être a pu séduire des esprits rationnels, autant celle du devenir convenait à Mao Tsé-toung et aux esprits plus proches de la nature, plus sensibles à l'écoulement des choses et de la vie, comme le sont en général les esprits orientaux.

A ces philosophies si différentes correspondent deux modes de raisonnement, non seulement différents, mais opposés. D'un côté, on a la logique — la loi même du discours — dont la plus simple expression est le principe d'identité ($A = A$; $A \neq \text{non-}A$). De l'autre, on a la dialectique. Mais, attention!, il ne s'agit plus ici d'une discussion, d'une dispute d'idées comme dans la philosophie classique ("dialogues" de Platon, "disputatio" des scolastiques). Il s'agit d'une discussion de "forces", d'un conflit de puissances évoluant à travers le temps.

Le point de départ de la pensée de Mao Tsé-toung, c'est la reconnaissance de l'existence objective du mouvement dans toute chose, dans tout phénomène. Elle part de l'intuition que le développement des choses et des phénomènes, c'est leur mouvement propre, nécessaire, interne et que chaque chose, chaque phénomène est, dans son mouvement, en liaison et en interaction avec les autres choses, les autres phénomènes.

Toute réalité vivante, tout phénomène — social, naturel, cognitif — évolue suivant le même processus de naissance, de développement et de mort. C'est dire que toute chose — de l'ordre de la matière ou de celui de l'esprit — contient en soi un germe de contradiction interne (de "dialectique" intime!) qui entraîne peu-à-peu sa propre destruction.

Or qu'est-ce qui constitue la base de ce mouvement intime des choses? Quelle est la cause fondamentale du développement des choses et des phénomènes? Faut-il la chercher au dehors d'elles-mêmes? se demande Mao.

"La cause fondamentale du développement des choses ne se trouve pas à l'extérieur, mais au contraire à l'intérieur des choses: elle se trouve dans la nature contradictoire inhérente à toutes les choses comme à tous les phénomènes... Ce sont elles (les contradictions) qui enfantent le mouvement et le développement des choses... Ainsi donc, la dialectique matérialiste a résolument rejeté la théorie métaphysique de la cause extérieure... Dans le monde végétal et animal, la simple croissance, le développement quantitatif sont également provoqués, pour l'essentiel, par

les contradictions internes. (Il en est) exactement de même (pour) le développement de la société... (1)".

Cette conception du monde rejette-t-elle l'influence des facteurs externes sur les choses? Pas du tout. Ceux-ci constituent le conditionnement des changements. Le conditionnement peut opérer parce que telle chose possède en elle une base qui rend possible son mouvement.

"Les causes externes constituent la condition des changements (...) les causes internes en sont la base (...) les causes externes opèrent par l'intermédiaire des causes internes (2)".

Pour aider à saisir cette manière de penser, Mao donne un exemple bien simple:

"L'oeuf qui a reçu une quantité appropriée de chaleur se transforme en poussin, mais la chaleur ne peut transformer une pierre en poussin, car leurs bases sont différentes (3)".

Ces causes externes, au fond, c'est la liaison qu'il y a entre les choses et les phénomènes, ainsi que leur interaction.

Au coeur même des choses, il y a la contradiction. Celle-ci est leur principe constitutif. De plus, notre univers, c'est la structure des contradictions qui existent entre les choses.

1. Ibid. t.1, pp. 349-350.

2. Ibid. t.1, p. 351.

3. Ibid. t.1, p. 351.

CHAPITRE II

UNE METHODE APPLICABLE A L'ANALYSE DE TOUS LES PHENOMENES DANS LE PROCESSUS ENTIER DE LEUR DEVELOPPEMENT

Faut-il donc désespérer? Faut-il en déduire que ce perpétuel processus d'éclosion, de maturation et de mort n'est que l'écoulement, la procession des êtres et des choses? Pas du tout.

La contradiction est universelle. Son caractère absolu a une double signification.

Premièrement, les contradictions sont inhérentes au processus de développement de toute chose et de tout phénomène. Dans toutes les choses et dans tous les phénomènes, ce qui détermine le mouvement, c'est l'interdépendance et la lutte des aspects (1) contradictoires qui leur sont propres. La vie elle-même est une contradiction qui "se pose et se résout constamment (2)." Un système vivant n'est-il pas "à chaque instant le même et pourtant un autre (3)", la mort étant la cessation de la contradiction?

1. Chez Mao, le terme "aspect" semble désigner les contraires qui s'opposent dans une contradiction. Quand il s'agira d'une contradiction sociale, ces aspects seront des forces sociales: classes, fractions de classes, castes, couches, groupes, etc.

2. Ibid. t.1, p. 354.

3. Ibid. t.1, p. 353.

Ce qui anime le développement des choses et des phénomènes, c'est l'interdépendance et la lutte des aspects contradictoires qui leur sont propres.

A partir des formes les plus simples de mouvement (par exemple, le mouvement mécanique) jusqu'aux formes les plus complexes (par exemple, le mouvement de la pensée, le changement social), toutes ont pour base la contradiction.

Deuxièmement, c'est à partir du commencement jusqu'à la fin que le processus de développement de toute chose, de tout phénomène connaît un mouvement contradictoire. Au tout début du processus, la contradiction apparaît. L'ancienne unité — constituée de ses contraires — faisant place à une nouvelle unité — constituée de nouveaux contraires —, un nouveau processus surgit qui succède à l'ancien. "Et comme le nouveau processus contient de nouvelles contradictions, il commence sa propre histoire du développement des contradictions (1)." Sous l'action des causes internes, le processus se déclanche et se développe.

Ainsi, d'une certaine façon, on peut dire que de la mort renaît toujours une vie nouvelle. Chaque institution, chaque période historique n'est qu'une étape transitoire dans le développement sans fin de la société humaine, allant de l'inférieur au supérieur. Devenus caduques et injustifiés, chaque institution, chaque chose, chaque phénomène doivent faire place à une étape supérieure qui entre à son tour dans le cycle de la décadence et de la mort.

1. Ibid. t.1, p. 356.

Voilà la clé de la dialectique: toute chose contient en elle-même son germe de ruine et son germe de dépassement. Tout est contradictoire. Il n'est rien qui ne soit soumis à la loi de la contradiction. Pas de contradiction, pas d'univers. C'est là le caractère absolu de la contradiction (1).

1. Cf. ibid. t.I, p. 368.

CHAPITRE III

UNE METHODE QUI ANALYSE CE QU'IL Y A DE SPECIFIQUE ET DE RELATIF DANS LES CONTRADICTIONS

Nous avons fait allusion plus haut (1) aux différentes formes de mouvement dont la base est la contradiction. Il faut maintenant voir ce qui distingue une forme de mouvement d'une autre. Ce qui distingue les formes de mouvement entre elles, c'est qu'elles contiennent leurs contradictions spécifiques. Celles-ci forment ce qu'on pourrait appeler l'"essence" spécifique qui différencie une chose d'une autre, un phénomène d'un autre. C'est pourquoi on les appelle la cause interne — la base — de l'infinie diversité des choses et des phénomènes dans le monde.

Pour le matérialisme dialectique, l'univers apparaît tout entier comme une matière en éternel devenir. Tout ce qu'il y a dans le monde, c'est de la matière en mouvement. Or le mouvement de la matière revêt toujours des formes déterminées. Celles-ci, d'un côté, sont interdépendantes; d'un autre côté, elles se distinguent les unes des autres dans leur "essence" spécifique. Mais celle-ci, qu'est-ce qui la détermine? Ce sont les contradictions spécifiques inhérentes à la matière. C'est ce que Mao Tsé-toung veut dire quand il affirme que "les contradictions des différentes formes de la matière revêtent toutes un caractère spécifique (2)." Pour être plus

1. ~~Ibid. t. I, pp. 9 et 10.~~ P. 10

explicite, il ajoute: "Il en est ainsi non seulement de la nature, mais également des phénomènes de la société et de la pensée. Chaque forme sociale, chaque forme de la pensée contient ses contradictions spécifiques et possède son essence spécifique (1)."

Quand nous voulons connaître les choses et les phénomènes, nous devons investiguer les formes de leur mouvement, ce qu'elles ont de commun et ce qui différencie qualitativement une forme de mouvement des autres formes, c'est-à-dire ce qu'une forme de mouvement a de spécifique. Voilà pourquoi, soit dit en passant, le fondement de la spécificité des sciences, ce sont les contradictions spécifiques contenues dans leurs objets respectifs (2).

La méthode que Mao propose se conforme bien à l'ordre suivi par le processus même de la connaissance humaine: elle parcourt deux étapes dont "la première va du spécifique au général, la seconde du général au spécifique (3)." Pour arriver à découvrir, tout au long du processus de développement d'une chose ou d'un phénomène, le caractère spécifique des contradictions prises globalement, dans leur liaison mutuelle, en d'autres termes, pour découvrir l'"essence" du processus, il est nécessaire d'apercevoir le caractère spécifique des deux aspects de chacune des contradictions dans ce processus (4).

1. Ibid. t.1, p. 357.

2. cf. Ibid. t.1, p. 357.

3. Ibid. t.1, p. 358; cf. aussi ibid. t.1, p. 333.

4. Cf. ibid. t.1, p. 360.

En effet, le processus de développement d'un phénomène renferme toute une série de contradictions. Or on ne peut traiter de la même façon toutes ces contradictions, car chacune d'elles a son caractère spécifique; de plus, les deux aspects contradictoires de chaque contradiction possèdent des particularités qui leur sont propres. Comprendre chaque aspect de chaque contradiction, c'est saisir, premièrement dans quelle situation cet aspect est placé, deuxièmement, sous quelle forme concrète il établit des rapports d'interdépendance et de lutte avec son contraire et, troisièmement, quels sont les moyens concrets qu'il utilise dans la lutte avec l'autre, d'abord à l'étape où les deux aspects se trouvent à la fois interdépendants et en lutte, puis à l'étape qui suit la rupture de leur interdépendance (1).

Si on les considère dans leur liaison mutuelle et si on considère aussi les conditions dans lesquelles chacun d'eux se trouve impliqué au cours du processus général du développement d'une chose ou d'un phénomène, on peut voir que les aspects contradictoires se meuvent selon des particularités bien propres. La méthode dialectique étudie celles-ci à chaque étape du processus de développement, car habituellement les conditions diffèrent d'une étape à l'autre. De plus, il faut toujours avoir l'oeil sur la contradiction principale, car, à mesure que celle-ci s'accroît, elle entraîne dans sa mouvance les autres contradictions secondaires de son orbite vers leur

1. Cf. ibid. t.1, p. 360.

accentuation ou leur atténuation, leur résolution ou leur naissance (1).

Vu la prodigieuse diversité et le développement illimité des choses et des phénomènes, il faut, lorsqu'on veut s'élever du spécifique au général — à l'universel — ou qu'on veut descendre de l'universel au spécifique, bien tenir compte du contexte. Mao Tsé-toung nous met en garde: "Ce qui est universel dans tel contexte peut devenir particulier dans un autre. Inversement, ce qui est particulier dans tel contexte peut devenir universel dans un autre (2)".

La méthode dialectique unit, finalement, le spécifique et l'universel. Elle reconnaît, dans chaque chose et chaque phénomène, la présence de ce que la contradiction a d'universel aussi bien que de ce qu'elle a de spécifique. Elle découvre d'abord le spécifique et l'universel au sein de la chose elle-même. Ensuite, elle étudie leur liaison mutuelle. Enfin, elle recherche la liaison que cette chose entretient avec les nombreuses autres choses extérieures à elle (3).

En fait, le rapport existant entre l'universalité et le caractère spécifique de la contradiction, c'est celui qui s'établit entre le général et le particulier. Si on dit que le général existe parce que les contradictions se manifestent dans tous les processus et pénètrent en eux tous — à partir de leur apparition jusqu'à leur disparition —, il faut aussi ajouter que si le général existe, c'est qu'il y a des particuliers. Pas de général sans particulier. Le général n'existe pas ailleurs

1. Cf. ibid. t. I, pp. 362-363.

2. Ibid. t. I, p. 367.

que dans le particulier.

Mais qu'est-ce qui fait surgir le particulier?
C'est ce par quoi chaque contradiction a son caractère propre, spécifique. "Tout élément particulier, dit Mao, est conditionné, passager et partant relatif (1)".

1. Ibid. t.1, p. 369.

CHAPITRE IV

UNE METHODE QUI ANALYSE — DANS UN PROCESSUS COMPLEXE — LA CONTRADICTION PRINCIPALE ET L'ASPECT PRINCIPAL DE LA CONTRADICTION

Les contradictions ne se différencient pas seulement par leur caractère spécifique et par le fait qu'elles exigent, en raison de cette spécificité, des voies et méthodes de solution spécifiques. Il est très important de distinguer encore, dans le complexe réseau des contradictions, celles qui sont secondaires et celles qui sont principales. Dans chaque objet singulier — et à plus forte raison dans les phénomènes complexes — il n'existe jamais exclusivement une seule et unique contradiction, mais une multitude de contradictions; l'objet se trouve lié à d'autres phénomènes à travers d'innombrables liens contradictoires. C'est pourquoi, il est si important — surtout quand il s'agit de la vie sociale ou de la stratégie et de la tactique de la lutte des classes — de ne pas confondre les contradictions principales et les secondaires et, conséquemment, de comprendre la différence qu'il y a entre elles, en distinguant précisément celles qui jouent un rôle déterminant, dans une conjoncture historique donnée, afin d'adapter notre activité pratique en accord avec elles.

Mao Tsé-toung appelle contradiction principale celle qui détermine ou imprègne les contradictions secondaires. "L'une d'elles, explique-t-il, est nécessairement la contradic-

tion principale, c'est-à-dire dont l'existence et le développement déterminent l'existence et le développement des autres contradictions ou agissent sur eux (1)". Ainsi, par exemple, la contradiction principale du mode capitaliste de production, c'est la contradiction entre le caractère social de la production et l'appropriation privée capitaliste. Voilà pourquoi c'est elle qui détermine toutes les autres contradictions du système capitaliste, lesquelles deviennent secondaires par rapport à elle. Par exemple, la contradiction entre l'augmentation de la production dans la société bourgeoise et la diminution de la capacité acquisitive des masses populaires est secondaire par rapport à la principale, pour autant qu'elle est une manifestation, une expression, de la contradiction principale du capitalisme.

A notre époque, à l'échelle mondiale, la contradiction principale du développement social, c'est la contradiction, entre ces deux systèmes économico-sociaux: le capitalisme et le socialisme. Si on ne tient pas compte de cette contradiction principale, il est impossible de comprendre les autres contradictions du développement mondial contemporain et les nombreux problèmes internationaux de nos jours.

Pour caractériser avec apoint les phases et périodes particulières à l'intérieur du processus général de développement, la distinction des contradictions principales et secondaires est d'une importance capitale. Selon les nécessités variables et objectives du devenir, l'une ou l'autre contradiction se situera au premier plan comme principale. Celle qui était principale en certaines circonstances ne le sera plus en d'autres; elle deviendra secondaire, et vice-versa.

Une fois qu'on a distingué la contradiction principale des contradictions secondaires, il faut encore se garder de considérer comme égaux les aspects d'une contradiction. Il est évident qu'étant conditionnés, ils "se développent de façon inégale (1)". L'un d'eux est nécessairement principal et exerce un rôle dominant dans la contradiction. En occupant la position dominante, c'est lui, l'aspect principal, qui détermine le caractère des choses et des phénomènes.

Comment s'opère la transformation qualitative d'un phénomène donné? Comment expliquer l'extinction de l'ancien et la naissance du nouveau? Prenons un processus donné, dans une conjoncture précise. Lorsque l'aspect principal est renversé dans son rôle dominant par l'aspect secondaire, celui-ci assume le rôle dominant et détermine le caractère du phénomène en question. On peut alors affirmer qu'il y a remplacement de l'ancien par le nouveau et qu'il y a eu un bond. Les formes de celui-ci varient selon le caractère du phénomène et les conditions dans lesquelles il se trouve (2).

Ainsi, dans l'étude du caractère spécifique de la contradiction, pour éviter de tomber dans l'abstraction, pour comprendre de façon concrète où en est cette contradiction, et, par conséquent, pour découvrir la méthode correcte pour la résoudre, il est nécessaire de considérer les deux situations qui s'y présentent: la contradiction principale et les contradictions secondaires d'un processus ainsi que l'aspect principal et l'aspect secondaire de la contradiction.

1. Ibid. t.1, p. 371.

2. Cf. ibid. t.1, p. 372.

CHAPITRE V

UNE METHODE QUI ANALYSE LA QUESTION DE L'IDENTITE ET DE LA LUTTE DES ASPECTS DE LA CONTRADICTION

Par ce qui précède, nous pouvons voir combien la connaissance de cette loi de l'unité des contraires contribue à pénétrer toujours plus profondément dans l'intime des choses et des phénomènes et à saisir les liens contradictoires qui se nouent entre les aspects d'un objet singulier. Nous avons vu que dans le processus de développement de toute chose et de tout phénomène, il y a toujours des aspects contradictoires. En fait, dans les processus simples, il peut n'y avoir qu'une seule paire de contraires; mais dans les complexes, il y a plusieurs paires. Et celles-ci entrent en contradiction entre elles.

Notre univers est ainsi constitué. Les aspects contradictoires de tout processus s'excluent l'un l'autre, s'opposent l'un à l'autre, sont en lutte l'un avec l'autre; pourtant, l'un ne peut pas se passer de l'autre. Cette mutuelle liaison — le fait que l'un soit condition de l'existence de l'autre — c'est le premier sens que Mao Tsé-toung donne à l'"identité des contraires" (1).

Le second sens, c'est le fait qu'ils se convertissent l'un en l'autre. Chacun a tendance à prendre la posi-

1. Ibid. t.1, p. 377.

tion qu'occupe son contraire. Ce qui veut dire que, dans des conditions déterminées, il tend à se transformer en son opposé (1).

L'unité de tendances et de parties opposées — qu'on appelle la contradiction interne — dans les choses et les phénomènes conditionne nécessairement la lutte entre ceux-ci. Cette lutte est la conséquence naturelle, régie par des lois, du fait que les contraires se conditionnent mutuellement et se nient l'un l'autre. S'ils se limitaient à se conditionner réciproquement, sans s'exclure l'un l'autre, il ne leur serait pas possible de lutter entre eux. D'un autre côté, s'ils ne faisaient que s'exclure ou se nier mutuellement, sans se retrouver dans l'unité, sujets à une liaison et une dépendance mutuelles, il ne pourrait y avoir, non plus, un état de lutte entre eux.

Ce que les aspects contradictoires d'une chose ou d'un phénomène manifestent l'un envers l'autre n'est donc pas une indifférence réciproque. Loin de là. Chacun incarne une certaine tendance — le positif ou le négatif, l'action ou la réaction, le révolutionnaire ou le conservateur, ce qui devient dépassé ou ce qui devient nouveau, ce qui naît ou ce qui meurt, etc. Ces tendances opposées coexistent dans un même phénomène ou une même chose: elles ne peuvent donc être indifférentes l'une à l'autre; elles luttent entre elles.

Tôt ou tard, la contradiction entre ces deux tendances doit se résoudre d'une manière ou d'une autre. Comment? Par la lutte.

1. Cf. ibid t.I, p. 377.

De là l'importance que prend la lutte des contraires dans le développement. Sa mission, pour ainsi dire, consiste en ce que la dispute entre tendances opposées, inhérentes aux choses et aux phénomènes se résolve en elle et par elle. c'est à travers le conflit et la lutte entre les aspects, — forces et tendances — , opposés, inhérents aux objets que le développement se réalise. Finalement, ce qui empêchait d'avancer subit un échec et ce qui incarnait le progrès finit par triompher.

Mao Tsé-toung n'hésite pas à affirmer que "la lutte des contraires qui s'excluent mutuellement est absolue (1)". En effet, le développement et le changement seraient-ils possibles sans les contradictions internes dans les choses et dans les phénomènes et sans la lutte entre tendances et parties opposées?

La lutte des aspects contradictoires est un procès complexe qui implique la naissance, la croissance et la solution des contradictions. Ce sont là les différentes phases d'un mouvement. En d'autres termes, les contradictions concrètes parcourent un cheminement plus ou moins long dans lequel on distingue leur point de départ, leur prolongement et leur fin.

Cela ne veut pas dire qu'à un moment donné, au cours de son développement, la chose ou le phénomène puisse apparaître en identité absolue avec lui-même, c'est-à-dire libre de toute espèce de contradictions. Il faut écarter l'idée qu'au

1. Ibid. t.I, p. 381.

début l'objet se trouve dans une pure identité et que ce n'est que plus tard seulement que les contradictions apparaissent en lui (1). En réalité, les contradictions sont en tout temps présentes dans la chose ou le phénomène.

Cependant, la contradiction ne se manifeste pas toujours en pleine évidence. Au début, elle se présente ordinairement comme une simple différence. C'est là déjà une forme de contradiction. C'est sa forme initiale (2). Au cours du développement, la différence se transforme en opposition (3), c'est-à-dire en contradiction plus aiguë dont les pôles se nient ouvertement.

Ces concepts de différence et d'opposition expriment, chez Mao Tsé-toung, le même fait: le caractère intrinsèquement contradictoire des choses et des phénomènes. Chacun de ces concepts l'exprime à des étapes différentes de leur développement: les différences marquent la phase initiale de la lutte, tandis que les oppositions en constituent une étape supérieure.

La culmination des contradictions sur la base de la lutte des contraires conduit à une division de plus en plus profonde du tout unique, jusqu'à ce que, finalement, soit at-

1. Cf. ibid. t.1, p. 355.

2. Parlant de deux états que présente tout phénomène dans son mouvement, Mao Tsé-toung mentionne un état de repos relatif dans lequel ce phénomène ne subit que des changements quantitatifs; les changements qualitatifs manifestent le second état. ibid. t.1, p. 381.

3. Le concept d'opposition est employé dans deux sens: le premier désigne le fait universel de la nature contradictoire des choses et des phénomènes, en ce sens, toutes les choses et tous les phénomènes sont des unités de contraires. Le second sens caractérise une phase supérieure et développée de tensions, c'est-à-dire la lutte des contraires. En ce sens, l'opposition est distincte de la contradiction.

teinte une étape de développement de la contradiction où les contraires ne peuvent plus coexister dans l'unité. C'est alors que, pour la contradiction, le moment est venu de se résoudre.

Les contradictions ne se concilient pas. elles se résolvent dans et par la lutte. Le développement et la culmination des contradictions constituent un processus de lutte dans lequel se forme la phase, sujette à des lois, de leur propre solution.

La solution d'une contradiction principale implique la destruction de l'ancienne unité et la naissance d'une nouvelle.

La phase — ou le moment — de la solution des contradictions revêt une importance exceptionnelle dans le processus de développement. Lorsque l'ancien a épuisé ses possibilités, il est devenu un frein pour le développement du nouveau. La contradiction entre les deux peut alors se résoudre par l'extinction — ou destruction — de l'ancien et le triomphe du nouveau (1). Dans un phénomène quelconque, l'unité des contraires se maintient alors que la contradiction grandit à l'intérieur des limites de ce même phénomène et devient à son tour de plus en plus aiguë, gérant peu à peu le moment de sa solution. Celle-ci implique un changement qualitatif du phénomène en question: la destruction de l'ancien et la naissance du nouveau.

1. C'est pourquoi Mao Tsé-toung fait sienne cette affirmation de Lénine: "L'unité des contraires n'est que temporaire, passagère et relative. La lutte des contraires est absolue". Ibid. t.1, p. 381; cf. aussi De la juste solution, dans Quatre essais philosophiques, Editions en langues étrangères, Pékin, 1967, p. 102.

Ainsi, chaque unité de contraire est aussi relative, temporaire et passagère que tout état de repos et d'équilibre. Par contre, la lutte des contraires ne peut jamais être un facteur purement temporaire. C'est un facteur qui agit constamment. S'il en était autrement, le développement lui-même cesserait. Voilà pourquoi, la lutte mutuelle des deux éléments contradictoires contenus dans le phénomène constitue la force créatrice du changement, du développement. Grâce à elle, les vieilles formes sont supplantées par des nouvelles. Si l'unité des contraires était absolue et constante, le développement, c'est-à-dire le changement qualitatif des choses et des phénomènes serait impossible.

Le caractère relatif de l'unité des contraires exprime le fait que la stabilité de la chose ou du phénomène est temporaire, qu'il y a un commencement et une fin. Le caractère absolu de la lutte des contraires reflète le fait que le mouvement ne s'arrête pas un seul instant et que ce dernier détruit la constance de la chose ou du phénomène, préparant son changement qualitatif, sujet à des lois.

Nous pouvons maintenant formuler l'essentiel de la pensée de Mao Tsé-toung sur la loi de l'unité et de la lutte des contraires. L'unité et la lutte des contraires est la loi selon laquelle toutes les choses et tous les phénomènes, du fait qu'ils possèdent en eux-mêmes des tendances opposées, sont en lutte mutuelle; la lutte des contraires donne au développement une impulsion intérieure et conduit les contradictions à un point culminant, de sorte que, arrivées à un certain seuil, elles se résolvent par l'extinction de l'ancien et la naissance du nouveau.

CHAPITRE VI

UNE METHODE QUI DISTINGUE LES FORMES DE LA LUTTE DES CONTRAIRES

La loi de l'unité et de la lutte des contraires se manifeste en des processus des plus diversifiés. Le développement de ceux-ci possède le caractère spécifique qui correspond à leur nature propre et à leurs conditions d'existence. Dans son étude de la dialectique de l'action de l'unité et de la lutte des contraires, Mao Tsé-toung est spécialement attentif au caractère spécifique des formes que cette loi adopte en différentes conditions. Il refuse de se limiter à des raisonnements abstraits sur les contradictions inhérentes à un phénomène déterminé. En établissant une vérité générale, il concentre toute la force de l'analyse théorique et du mode pratique de résoudre des problèmes déterminés sur la découverte du comment cette vérité sur le caractère contradictoire de tout développement se reflète sur un objet concret donné dans une conjoncture historique donnée. Mao Tsé-toung enseigne à voir que le général se modifie, se transforme inévitablement dans les différentes sphères du monde objectif.

Une chose est le développement et la lutte entre tendances opposées dans la nature, où se jouent des forces aveugles et spontanées, autre chose dans la société où agissent des hommes, des groupes, des classes sociales, qui se trouvent

doués de conscience et poursuivent leurs fins propres. De plus, dans chacune de ces régions du monde objectif, s'opère une grande diversité de processus, dans lesquels les lois de la dialectique agissent de façon différente. Ainsi, par exemple, dans les processus chimiques et physiques les contradictions revêtent un caractère distinct et la lutte des contraires se livre de manière différente. On ne peut, non plus, mettre dans le même sac des contradictions sociales diverses, car les différentes formations sociales se distinguent essentiellement les unes des autres. Enfin, dans le domaine de la pensée, des arts et de la science, la lutte des contraires se joue aussi d'une façon singulière (1).

Dans le développement social, la lutte des contraires offre un caractère spécifique particulièrement complexe. Ici, les contradictions sont provoquées par le développement de la base matérielle de la société, c'est-à-dire la production. Dans les sociétés divisées en classes, la lutte des classes exprime les contradictions du mode de production (2). La lutte des contraires s'y manifeste sous les formes économique, politique et idéologique. A son tour, la lutte idéologique s'exprime sous forme de lutte entre les différentes théories et conceptions philosophiques, économiques, politiques, juridiques, religieuses, éthiques, etc.

Dans chaque formation sociale, tout en confirmant la présence de lois et contradictions générales, on peut observer ses contradictions propres et particulières et, pour autant

1. Cf. ibid. t.1, pp. 353-354.

2. Cf. ibid. t.1, p. 383.

ses lois spécifiques de développement. Dans le mouvement de la société, surtout par rapport aux changements historiques de notre époque sur le plan mondial, il convient de distinguer deux sortes de contradictions: les antagonistes et les non-antagonistes (1).

Le problème des contradictions antagonistes et non-antagonistes a un caractère spécifiquement social, même si on peut observer aussi dans la nature des contradictions, à certain point de vue, analogues à celles qu'on retrouve dans la société (2). On en a l'exemple parmi certaines espèces de micro-organismes où il existe un rapport antagoniste en vertu duquel certains microbes en oppriment ou annihilent d'autres (anti-biotiques). La science médicale se sert de cet antagonisme pour traiter certaines maladies. Il y a aussi entre certaines espèces animales et végétales un antagonisme qui se traduit dans le fait que certains animaux ou certaines plantes, dans leur lutte pour la survie, en annihilent ou combattent d'autres. Cependant, même en admettant qu'il existe une certaine similitude entre de telles contradictions de la nature et de la société, il serait faux de faire une équation entre elles et de ne pas voir la différence essentielle qui les sépare.

Mao Tsé-toung affirme que c'est la structure de la société qui détermine le caractère des contradictions sociales, c'est-à-dire qu'elles soient antagonistes ou non.

1. Cf. ibid. t.I, pp. 382-385.

2. Cf. ibid. t.I, p. 383.

Les contradictions antagonistes opposent des forces, des intérêts, des objectifs et des tendances sociales hostiles dérivant des conditions de vie opposées des classes ainsi que de l'opposition de leurs intérêts vitaux. Sans une lutte de classes acharnée, il est impossible de résoudre ces contradictions, "de réaliser des bonds dans le développement de la société, de renverser la classe réactionnaire dominante et de permettre au peuple de prendre le pouvoir (1)".

Parmi ces contradictions antagonistes, figurent les relations entre les propriétaires terriens et les paysans, entre la bourgeoisie et le prolétariat, entre les colonies et les puissances impérialistes. Sont aussi antagonistes les contradictions qui opposent les Etats impérialistes dans leur lutte pour la répartition du monde et pour la conquête des sphères d'influence et de marchés. Ainsi peut-on voir combien les contradictions sont diverses et, par conséquent, combien elles révèlent un degré divers d'acuité. De tous les antagonismes, le plus profond, c'est celui qui se manifeste entre les exploiters et les exploités.

La loi générale du développement des contradictions antagonistes consiste à croître jusqu'à un point tel qu'elles éclatent en un violent conflit entre les parties en présence. Il arrive que certaines contradictions non antagonistes au départ finissent par le devenir. Mais les contradictions antagonistes, loin de tendre à disparaître ou à s'amenuiser au cours

1. Ibid. t.1, p. 383.

du temps, deviennent de plus en plus profondes, adoptent des formes de plus en plus aiguës. Voilà pourquoi leur solution prend des formes spécifiques. Il y a des classes qui défendent à tout prix le statu quo et s'opposent avec acharnement à l'instauration de nouveaux rapports sociaux. L'unique façon de résoudre ici les contradictions, c'est la révolution sociale par une lutte de classes aiguë.

De leur côté, les contradictions non-antagonistes ne sont pas l'expression d'une opposition entre parties hostiles, mais plutôt entre forces et tendances qui ont des intérêts vitaux communs en même temps que leurs contradictions. Ce caractère non-antagoniste des contradictions du développement est une des particularités les plus importantes d'une société socialiste, à la différence de toutes les formations sociales de classes antérieures.

CONCLUSION

Il importait, dans cette première partie, de rendre compte de la méthode que Mao Tsé-toung emploie pour analyser la société et les courants sociaux de son temps. Comment, en effet, comprendre le cheminement de la pensée de ce philosophe sans connaître son instrument d'analyse?

Compte tenu de la démonstration que Mao Tsé-toung fait de la nécessité de prêter attention à la différence entre la contradiction principale et les contradictions secondaires, entre l'aspect principal et l'aspect secondaire de la contradiction, lorsqu'on étudie le caractère spécifique et le caractère relatif d'une contradiction, il nous faudra maintenant situer notre étude des rapports entre les intellectuels et les masses. Dans quel contexte ces rapports s'établissent-ils? Comment se vérifie l'identité des contraires? La lutte des contraires étant ininterrompue, comment se poursuit-elle d'abord pendant leur coexistence, puis au moment de leur conversion réciproque où elle se manifeste avec une évidence particulière?

Il faut bien reconnaître que, pour répondre à ces questions, il est nécessaire de rendre compte de l'analyse que Mao Tsé-toung fait des contradictions de la société capitaliste et de la révolution prolétarienne. Ce sera l'objet de la seconde partie.

DEUXIEME PARTIE

APPLICATION DE CETTE METHODE A L'ANALYSE

ET A LA STRATEGIE

Les textes de Mao Tsé-toung manifestent un théoricien dans l'action d'une forme de lutte, en grande partie nouvelle. En pleine guerre, il pose des problèmes politiques et sociaux de très vaste portée. Pour lui, la guerre a commencé avec l'apparition de la propriété privée et des classes. Elle reste la forme suprême de lutte. Cependant, les luttes qui suivent la révolution de 1917 en Russie ont un caractère nouveau. Ce ne sont plus simplement des guerres à ambition territoriale, ni même des guerres nationales révolutionnaires, mais ce sont des guerres révolutionnaires de classe. Dans la mesure où la révolution sociale peut devenir permanente, puisqu'elle obéit à la loi des contraires qui sous-tend le développement de la lutte des classes dans un régime capitaliste, il importe aux forces révolutionnaires de lier la stratégie à l'analyse.

Comment Mao Tsé-toung conçoit-il la stratégie de la lutte révolutionnaire? En d'autres termes, comment, en appliquant sans cesse sa méthode, articule-t-il le rapport entre l'analyse des faits et la stratégie à prendre?

CHAPITRE VII

LA LOI DE L'UNITE DES CONTRAIRES DANS LA SOCIETE HUMAINE

Le point de départ

Depuis sa découverte de la conception prolétarienne du monde, Mao Tsé-toung a appliqué la dialectique matérialiste avec le plus grand succès à l'analyse des nombreux aspects de la société (1). Sans doute, la raison de ce succès se trouve-t-elle dans son insistance entêtée sur la nécessité de toujours partir des faits — et non pas des définitions abstraites (par exemple, du concept du nationalisme ou du concept de classe) comme font les idéalistes — pour pouvoir ensuite déterminer, au moyen de ces faits, notre orientation, notre politique, nos méthodes (2)."

Reprenant l'idée originale de Marx, il affirme que la loi fondamentale de l'univers, celle de l'unité des contraires, "agit universellement aussi bien dans la nature que dans la société humaine et dans la pensée des hommes (3)".

1. Pour lui comme pour bien d'autres, le contexte historique a été le facteur déterminant de ses positions idéologiques. C'est lui-même qui l'affirmait, en 1949, lors du 28^e anniversaire du Parti communiste chinois: "La Révolution d'Octobre a aidé les hommes de progrès de la Chine comme ceux du monde entier à adopter, en tant qu'instrument pour l'examen des destinées d'un pays, la conception prolétarienne du monde pour reconsidérer leurs propres problèmes." Ibid. t.IV, p. 432.

2. Ibid. t.III, p. 73.

3. De la juste solution des contradictions au sein du peuple, dans Quatre essais philosophiques, Editions en langues étrangères. Pékin, 1967, p. 102.

Il s'agit d'apprendre à "lire" cette loi dans les faits concrets, dans les événements qui se succèdent au cours de l'histoire.

Tout au long de sa vie révolutionnaire, dans le tourbillon de la guerre, du nationalisme, de l'impérialisme, de la réaction semi-féodale et du communisme, qui secouait la Chine, Mao procède sans cesse à l'analyse de cette mouvante société chinoise pour en comprendre les événements, les situer dans leur contexte et mener à terme la lutte pour la libération. Il soumet sans relâche "la situation générale à une analyse scientifique, allant au fond des choses (1)".

Le matérialisme historique

En 1941, lors de la mise sur pied d'une politique de front uni national anti-japonais, Mao Tsé-toung déclarait:

"Sans une connaissance véritablement concrète de la situation réelle des différentes classes de la société chinoise, il ne peut y avoir de direction vraiment bonne. La seule méthode qui permette de connaître une situation, c'est d'enquêter sur la société, sur la réalité vivante des classes sociales (2)."

Procéder ainsi à l'analyse des classes, c'est acquérir une vision économique de l'histoire, ou mieux, une vue historique de l'économie. Il ne suffit pas, en effet, d'affirmer que ce sont les rapports économiques qui déterminent une société; il faut encore expliquer comment ces rapports évoluent.

1. Oeuvres choisies de Mao Tsé-toung, t.I, p. 133.

2. Ibid. t.III, p. 7.

Or il est évident que dans la perspective de Mao, ils ne peuvent évoluer que selon la dialectique des forces, suivant la lutte perpétuelle des puissants et des faibles. De ce genre d'analyse, c'est Marx et Engels qui lui donnent l'exemple. Appliquant la loi des contraires — inhérente aux choses et aux phénomènes — à l'étude du processus de l'histoire de la société, ils ont découvert la contradiction existant entre les forces productives et les rapports de production, celle qui oppose la classe dominante et la classe dominée ainsi que celle qui en résulte entre la structure économique et la superstructure (politique, juridique, sociale et idéologique). Ce sont eux qui ont découvert comment ces contradictions engendrent inévitablement différents types de révolutions dans des formations sociales différentes (1). De son côté, Karl Marx, en étudiant la structure économique du système capitaliste et en y appliquant la loi des contraires, découvrit que la contradiction fondamentale de cette société, c'est

"La contradiction entre le caractère social de la production et le caractère privé de la propriété. Cette contradiction se manifeste par la contradiction entre le caractère organisé de la production dans les entreprises isolées et le caractère inorganisé de la production à l'échelle de la société tout entière. Dans les rapports de classes, elle se manifeste dans la contradiction entre la bourgeoisie et le prolétariat (2)."

1. Cf. ibid. t.1, pp. 366-367.

2. Ibid. t.1, p. 367.

Le matérialisme historique est tout à la fois une vue économique de l'histoire et une vue historique de l'économie. C'est, comme son nom l'indique, la volonté d'expliquer l'histoire par des facteurs "matériels" — essentiellement par des facteurs économiques et techniques. Au triomphe de la révolution chinoise, Mao déclarait :

"Lutte de classes — certaines sont victorieuses, d'autres sont éliminées. Cela, c'est l'histoire; c'est l'histoire des civilisations depuis des millénaires. Interpréter l'histoire d'après ce point de vue, cela s'appelle le matérialisme historique; se placer à l'opposé de ce point de vue, c'est de l'idéalisme historique (1)."

Le marxisme-léninisme de Mao

Lorsque les contradictions du système capitaliste eurent atteint leur plus haut point d'acuité — au stade de l'impérialisme, que la révolution prolétarienne fut devenue une question pratique immédiate et que la période de préparation de la classe ouvrière à la révolution fut accomplie pour faire place à la période de l'assaut direct contre les forces capitalistes (2), Lénine et Staline ont donné une explication juste de ces contradictions et formulé correctement la théorie et la tactique de la révolution prolétarienne appelées à les résoudre (3).

1. Ibid. t.IV, p. 449.

2. Cf. ibid. t.I. p.368.

3. Ibid. t.I, p. 363.

Voilà pourquoi le léninisme, c'est "le marxisme de l'époque de l'impérialisme (1)".

C'est à cette époque que le jeune Mao Tsé-toung découvre la loi des contraires comme force propulsive du mouvement ainsi que les particularités qu'offre cette loi générale quand elle agit dans un phénomène social concret circonscrit dans des conditions historiques précises. A la suite de Marx et de Lénine, il voit bien que la contradiction est universelle et que, dans une société, il existe différentes sortes de contradictions. Or, qu'est-ce qui détermine le caractère des contradictions sociales? Plus précisément, qu'est-ce qui fait que les unes sont antagonistes et que les autres ne le sont pas? C'est la structure de la société.

1. Ibid. t.1, p. 363.

PREMIERE SECTION

APPLICATION DE CETTE METHODE A L'ANALYSE DE LA SOCIETE

Le marxisme est une science dont l'âme vivante est l'analyse concrète d'une situation concrète. Cette analyse vise à dégager les contradictions qui gouvernent le développement des phénomènes. Mao affirme, à maintes reprises, qu'une telle démarche impose une rigueur qui exclut le subjectivisme, une méthode qui bannit les points de vue unilatéraux et simplistes.

Il distingue, sur le plan mondial, quatre contradictions fondamentales qui divisent le monde et sont à l'origine de tous les conflits importants. Elles opposent:

- a) les nations opprimées à l'impérialisme;
- b) le prolétariat à la bourgeoisie des pays capitalistes;
- c) les impérialistes entre eux;
- d) les pays socialistes aux pays impérialistes.

De ces quatre contradictions fondamentales, laquelle est principale? ou n'y en a-t-il tout simplement aucune? Que veut dire Mao Tsé-toung quand il affirme que la contradiction principale est celle dont la détermination dans une formation sociale permet de répondre à la question "quels sont nos ennemis, quels sont nos amis" à une phase donnée du processus révolutionnaire?

CHAPITRE VIII

LES CONTRADICTIONS DE LA SOCIÉTÉ CAPITALISTE

Le mode de production

Qu'est-ce qui détermine fondamentalement la structure d'une société? C'est le niveau de développement de sa production des biens matériels. Pour être plus précis, c'est le niveau de développement de son mode de production. Quand celui-ci change, la structure de la société change, elle aussi. Une mutation radicale s'opère en elle. Mais, qu'est-ce, au juste, qui détermine le changement du mode de production d'une société?

Disons d'abord que le mode de production, c'est une unité composée des forces productives et des rapports de production. A propos de cette unité, il faut se demander laquelle de ces deux composantes est l'aspect dominant, l'aspect principal et comment l'une influe sur l'autre.

Pour Mao Tsé-toung, ce sont les forces productives qui constituent le facteur principal et déterminant du développement du mode de production. Elles sont le facteur le plus dynamique, le moins "calme" de la production. C'est un élément en développement perpétuel. Ce développement continu des forces productives conditionne les changements qui s'opèrent dans les rapports de production.

On peut dire que le développement des forces productives constitue, en quelque sorte, le contenu du processus de production, tandis que les rapports de production représentent sa forme sociale. La thèse du matérialisme dialectique selon laquelle le développement du contenu et de la forme (1) se trouve soumis à des lois scientifiquement observables nous permet de comprendre "la contradiction entre les forces productives et les rapports de production dans la société de classe en général (2). Les forces productives — contenu du processus de la production — déterminent le caractère des rapports de production, forme économique dans laquelle le processus productif s'effectue.

On peut donc affirmer que les rapports de production changent en suivant les changements qui s'opèrent dans le développement des forces productives.

Ces deux aspects du mode de production ne se développent pas de façon égale et ne changent pas en même temps. Alors que les forces productives augmentent et se transforment sans arrêt, les rapports de production, de leur côté, ne changent pas de jour en jour. Comme forme, ils tendent à rester en arrière. Cela conduit à un état où les rapports de production ne correspondent plus au caractère des forces productives. Ils deviennent alors désuets, et entrent ainsi en contradiction avec celles-ci: les rapports de production freinent le développement des forces productives; dans la société de classes, ils

1. Cf. ibid. t.1, p. 366.

2. ibid. t.1, p. 367.

entrent en conflit avec elles. Cependant, tôt ou tard, cette contradiction doit se résoudre: ainsi l'exige fatalement le développement d'une société.

Telle est la loi économique objective du développement de la production sociale.

Le mode capitaliste de production au stade de l'impérialisme

Sous le régime capitaliste, cette contradiction qui existe entre les forces productives et les rapports de production se traduit spécifiquement en une autre contradiction: celle qui oppose le caractère social de la production et la propriété privée des moyens de production (1).

Le système capitaliste est un processus de développement complexe du phénomène de la production. Ce phénomène recèle une série de contradictions,

comme par exemple, celles qui opposent le prolétariat et la bourgeoisie, le reste de la classe féodale et la bourgeoisie, la petite bourgeoisie paysanne et la bourgeoisie, le prolétariat et la petite bourgeoisie paysanne, la bourgeoisie libérale et la bourgeoisie monopoliste, la démocratie et le fascisme au sein de la bourgeoisie, les pays capitalistes entre eux, l'impérialisme néo-colonialiste et les colonies, etc. (2).

Dans ce phénomène complexe, quelles sont les deux forces qui forment la contradiction principale, c'est-à-dire "dont l'existence et le développement déterminent l'existence

1. Cf. ibid. t. I, p. 367.

2. Ibid. t. I, p. 369.

et le développement (de toutes les) autres contradictions ou agissent sur eux (1)"? Ce sont la bourgeoisie et le prolétariat.

Cependant, il faut dire que la contradiction principale ne reste pas toujours la même. Par exemple,

quand l'impérialisme lance une guerre d'agression contre un pays, les diverses classes de ce pays, à l'exception d'un petit nombre de traîtres à la nation, peuvent s'unir temporairement dans une guerre nationale contre l'impérialisme (2).

La contradiction entre l'impérialisme et la nation en question devient alors la contradiction principale et toutes les contradictions entre les diverses classes à l'intérieur de la nation passent temporairement au second plan et à une position subordonnée.

Lorsque, pour opprimer une nation, l'impérialisme n'a pas recours à la guerre, mais utilise, dans les domaines politique, économique et culturel, des formes d'oppression plus modérées, la classe dominante de cette nation capitule devant l'impérialisme.

Il se forme alors entre eux une alliance pour opprimer ensemble les masses populaires. A ce moment, celles-ci recourent le plus souvent à la guerre civile pour lutter contre l'alliance des impérialismes et de la classe (dominante): quant à l'impérialisme, au lieu d'avoir recours à une action directe,

1. Ibid. t.I, pp. 369-370.

2. Ibid. t.I, p. 370.

il use souvent de moyens détournés en aidant les réactionnaires (de la nation colonisée) à opprimer le peuple, d'où l'acuité particulière des contradictions internes (1).

Lorsqu'une guerre de libération nationale, dans un pays,

prend une envergure telle qu'elle menace l'existence même de l'impérialisme et de ses laquais, les réactionnaires de l'intérieur, l'impérialisme a fréquemment recours, pour maintenir sa domination, à d'autres moyens encore: ou bien il cherche à diviser le front révolutionnaire, ou bien il envoie directement ses troupes au secours de la réaction intérieure. A ce moment, l'impérialisme étranger et la réaction intérieure se placent tout-à-fait ouvertement à un pôle et les masses populaires, à l'autre pôle, formant ainsi la contradiction principale qui détermine le développement des autres contradictions ou agit sur lui (2).

De la lecture de ces quelques textes, on peut voir comment Mao Tsé-toung utilise le matérialisme dialectique pour étudier les crises nationales et capitaliste. A l'aide de ce modèle d'explication, qu'il perfectionne et cisèle lui-même, il cherche à situer chacune des contradictions dans l'orbite d'une contradiction principale afin de créer un système cohérent basé sur la réalité.

1. Ibid. t.1, p. 370.

2. Ibid. t.1, p. 370.

CHAPITRE IX

LES CLASSES SOCIALES

Nous avons vu que, parmi tous les rapports sociaux, Mao Tsé-toung met en relief les rapports de production, c'est-à-dire les rapports économiques. Il nous est apparu clairement que ces derniers constituent un des aspects du mode de production, soit la forme qu'adopte le développement des forces productives de la société. Nous verrons maintenant comment, dans la formation économique-sociale capitaliste comme dans toutes celles où la société se trouve divisée en classes antagonistes, la loi qui régit son développement est celle de la lutte des classes.

Dans son opuscule De la contradiction, Mao affirme que "la contradiction entre le Travail et le Capital est née avec l'apparition de la bourgeoisie et du prolétariat (1)". L'explication de cette affirmation, nous la trouvons dans un cours écrit par lui à l'hiver 1939, avec la collaboration de quelques camarades qui se trouvaient à Yenan:

A l'apparition et au développement du capitalisme en Chine, correspondent l'apparition et le développement de la bourgeoisie et du prolétariat. Si une partie des commerçants, des propriétaires fonciers et des bureaucrates ont été les précurseurs de la bourgeoisie chinoise, une fraction des paysans et des artisans ont été les précurseurs du

1. Ibid. t.1, p. 355.

prolétariat chinois (...) La bourgeoisie et le prolétariat sont les deux soeurs jumelles nées dans la vieille (...) société féodale, à la fois liées l'une à l'autre et antagonistes (1).

Chaque fois qu'il compare entre eux les hommes appartenant à différentes classes, il les distingue par leurs conditions de vie et leurs occupations, autant que par leurs idées, leurs habitudes et leurs aspirations. Mais quel est le caractère distinctif des classes sociales? Où faut-il chercher la cause des différences entre elles?

A ce sujet, Mao est catégorique. La division de la société en classes ne peut s'expliquer par des causes biologiques, raciales ou par des différences de la nature de l'homme. Les différences sociales ont des causes sociales, alors que les différences raciales ont des causes naturelles.

Pour lui, les tentatives de déduire les différences de classe à partir des différences entre les capacités des individus manquent de fondement. En réalité, affirme-t-il, ce qui distingue le patron de ses ouvriers, ce ne sont pas ses capacités individuelles, mais sa position sociale. Le fondement des différences de classes, c'est dans les conditions matérielles et économiques dans lesquelles les hommes vivent qu'il faut le chercher. Les différences de classes sont déterminées par les rapports qu'elles maintiennent avec les moyens de production; en conséquence, elles sont déterminées par l'endroit qu'elles occupent dans un système historique de production so-

1. Ibid. t.II, p. 331.

ciale déterminé. Or, dans le système capitaliste, les rapports de production sont des rapports d'exploitation, de domination et de subordination — comme d'ailleurs, en toute société de classe. Ceci peut s'expliquer par le fait que la classe dominante monopolise les moyens de production alors que la classe dominée s'en voit privée.

Au cours de l'histoire multiséculaire de la Chine, les formations économique-sociales ont succédé les unes aux autres; des classes sont apparues, d'autres ont disparu; à l'intérieur des formations sociales des changements se sont produits dans les rapports entre classes sociales. Lorsqu'un mode de production en remplaçait un autre, la distribution des moyens de production entre les groupes de la société se modifiait de même que toute la structure de classe de cette société.

Mao résume ainsi cette succession de régimes:

Au cours de son développement, le peuple chinois a vécu, comme beaucoup d'autres nations du monde, pendant des dizaines de millénaires, sous le régime de la communauté primitive sans classes. Depuis la désagrégation de cette communauté, devenue société de classes, jusqu'à nos jours, en passant par la société esclavagiste et la société féodale, 4,000 ans se sont écoulés (1).

Les paysans et les propriétaires fonciers

Cette histoire de la société chinoise divisée en classes met en relief trois formes d'asservissement des classes:

1. Ibid., t.1, p. 326.

l'esclavage, le servage et le travail salarié. Le déplacement successif de ces modes d'exploitation, conditionné par le développement des forces productives, a signifié la substitution graduelle de la dépendance personnelle du travailleur par sa dépendance économique.

Sous le mode féodal de production, les paysans disposaient d'une petite économie privée et de quelques moyens de production: "Ils produisaient eux-même non seulement les produits agricoles, mais aussi la plupart des articles artisanaux dont ils avaient besoin (1)." Cependant, c'était le seigneur féodal qui était propriétaire du principal moyen de production, la terre. Cela lui permettait de vivre de l'exploitation des paysans. De plus,

l'Etat de la classe des propriétaires fonciers exigeait des paysans impôts, tribut et corvées pour entretenir une foule de fonctionnaires et une armée utilisée principalement contre les paysans eux-mêmes (2).

Ainsi, l'Etat, avec tous ses appareils était, pour les propriétaires fonciers, l'instrument privilégié pour se maintenir au pouvoir.

Du point de vue juridique, les paysans étaient loin de jouir d'une plénitude de droit:

Enchaînés par les liens féodaux, ils étaient privés de toute liberté individuelle. Alors que les propriétaires fonciers pouvaient, selon leur bon plaisir, humilier, frapper et même faire mettre à

1. Ibid., t.II, p. 327.

2. Ibid., t.II, p. 328.

mort les paysans, ceux-ci n'avaient aucun droit politique (1)."

Voilà pourquoi Mao n'hésite pas à indiquer que "la contradiction principale de la société féodale est celle qui oppose la paysannerie à la classe des propriétaires fonciers (2)." Cette contradiction s'est manifestée par des centaines d'insurrections, de soulèvements et de guerres révolutionnaires paysannes. Elle s'est aussi renforcée par l'alliance des propriétaires fonciers avec les colonisateurs étrangers. La Chine est devenue alors coloniale, semi-coloniale et semi-féodale. Peu à peu la contradiction principale est devenue celle qui oppose l'impérialisme et la nation chinoise. C'est la Chine à l'heure de l'impérialisme.

La bourgeoisie et la classe ouvrière

Au siècle dernier, il y avait une classe de bourgeois à l'intérieur de l'ancienne société féodale. Ces bourgeois occupaient néanmoins une position subordonnée. Mais, comme classe, ils devaient nécessairement se développer au point de renverser la féodalité et son mode de production.

Mao explique ainsi les implications de ce renversement:

Le caractère de la société subit une transformation correspondante: de féodale, elle devint capitaliste. Quant à la féodalité, de force dominante qu'elle était dans le passé, elle devient, à l'époque de la nouvelle société capitaliste, une force subordonnée qui dépérit progressivement (...)

1. Ibid. t.II, p. 328.

2. Ibid. t.II, p. 328.

Avec le développement des forces productives, la bourgeoisie elle-même, de classe nouvelle jouant un rôle progressif, devient une classe ancienne, jouant un rôle réactionnaire, et, finalement, elle est renversée par le prolétariat et devient une classe dépossédée du droit à la propriété privée des moyens de production, déchue de son pouvoir et qui disparaîtra avec le temps (1).

Dans un système capitaliste, les producteurs directs, c'est-à-dire les ouvriers, sont libres juridiquement, mais ils se voient privés des moyens de production. A cause de cela, ils dépendent économiquement des patrons et "ils vivent exclusivement ou principalement de la vente de leur force de travail (2)".

Cette division en classe ouvrière et classe bourgeoise est inhérente au mode capitaliste de production. Les différents modes d'exploitation, en effet, et, parallèlement, les différentes formes qu'adoptent la division de la société classes dépendent du caractère des modes antagonistes de production. Chacun de ceux-ci se caractérise par une division particulière de la société en classes. Les rapports entre la bourgeoisie et le prolétariat, ainsi que la lutte entre ces deux classes, expriment la contradiction fondamentale du mode capitaliste de production.

Les fractions secondaires

Il existe encore, dans cette société capitaliste

1. Ibid. t.1, p. 372.

2. Ibid. t.1, p. 156.

que Mao analyse, des fractions sociales qui, ne constituant pas des classes fondamentales, reçoivent différents noms tels que strates, groupes, couches, etc. Parmi elles, se trouve la paysannerie. Ce sont les propriétaires fonciers qui emploient simultanément les méthodes capitalistes et précapitalistes d'exploitation des paysans. "On lui donne le nom de bourgeoisie rurale (1)."

Il y a aussi de nombreuses couches de la petite bourgeoisie: les paysans moyens, les artisans, les petits commerçants, etc. La base économique de leur subsistance, c'est la production marchande simple et ils occupent une position intermédiaire entre la bourgeoisie et le prolétariat. D'un côté, ils ont une affinité avec la bourgeoisie en tant qu'ils possèdent des moyens de production (bien que leur propriété, à la différence de la propriété privée capitaliste, est basée sur le travail personnel); d'un autre côté, ils sont près du prolétariat par le fait qu'ils sont des travailleurs et qu'ils souffrent, eux aussi, de l'exploitation capitaliste.

Au fur et à mesure que le capitalisme se développe, cette petite bourgeoisie se différencie et se polarise: alors que seul un petit secteur s'enrichit, et que ses membres se transforment en exploiters capitalistes, la plus grande partie se ruine et se trouve réduite à la condition de prolétaires ou de semi-prolétaires. Il s'agit là d'un processus régulier, sujet à des lois, et qui dérive des avantages de la grande production sur la petite, tels que la loi de la concentration et

1. Ibid. t.II, p. 344.

de la centralisation du capital.

Mao Tsé-toung mentionne aussi les professionnels de professions dites libérales (médecins, avocats, etc.) qui, par leur situation, ont beaucoup de choses en commun avec les petits producteurs.

Enfin, tous ceux qui se consacrent professionnellement au travail intellectuel; ils

"ne forment ni une classe, ni une couche sociale distincte. Néanmoins, dans la Chine d'aujourd'hui, leur origine familiale, leurs conditions de vie et la position politique qu'ils adoptent permettent de classer la majorité d'entre eux dans la petite bourgeoisie (1)."

Les intellectuels ne constituent pas, ni ne peuvent jamais constituer une classe spéciale. Cela s'explique avant tout par le fait qu'ils n'occupent pas une position indépendante dans la production des biens matériels. L'activité d'un bon nombre d'entre eux se développe en marge de la production des biens matériels.

Cependant, bon nombre de ces intellectuels se rangent du côté des travailleurs. Ils peuvent alors jouer un rôle important dans la lutte révolutionnaire de notre temps. "Souvent, explique Mao, ils jouent un rôle d'avant-garde et servent de pont dans l'étape actuelle de la révolution (2)." Pour la lutte des classes, le problème d'attirer les intellectuels vers la position du prolétariat revêt une signification spéciale. Les conditions de vie de la société capitaliste force une grande

1. Ibid. t.II, p. 343.

2. Ibid. t.II, p. 343.

quantité d'intellectuels à servir les classes exploiteuses. Mais le capitalisme actuel est incapable d'assurer aux amples couches d'intellectuels les conditions nécessaires pour développer leurs forces créatrices. Une partie de l'intellectualité petite bourgeoise se rend compte de la perversité du système capitaliste et aboutit dans les rangs de la classe dominée. De son côté, celle-ci engendre sa propre intellectualité, l'intellectualité prolétarienne, même si le capitalisme rend énormément difficile l'accès des ouvriers à l'instruction et au travail intellectuel.

Dans ces fractions secondaires, il y a un dernier groupe fort important de gens qui ont perdu tout lien avec leur classe. Ces "déclassés" n'ont pas d'occupation déterminée; ils vivent plus ou moins en marge de processus de production de la société capitaliste. Ils constituent le lumpen-prolétariat (1).

Ainsi, on voit que dans une société de classe, comme la société capitaliste, il n'y a pas que des classes fondamentales. Il y a aussi des fractions intermédiaires.

1. Cf. ibid. t.II, p. 347.

CHAPITRE X

LES MINORITES NATIONALES

La dépendance des formes de vie sociale, créée par le mode de production, apparaît clairement quand on examine l'origine et le développement des formes ethniques et historiques de communautés humaines comme la tribu, la nationalité et la nation.

Leur origine

"La Chine, écrit Mao, est un pays multinational très peuplé (1)". Chacune de ces collectivités nationales, dont les civilisations se situent à des niveaux différents, a une longue histoire.

Au cours de son développement, le peuple chinois (il sera surtout question ici des Hans) a vécu, comme beaucoup d'autres nations du monde, pendant des dizaines de millénaires, sous le régime de la communauté primitive sans classe (2).

Dans la société primitive, les hommes n'étaient pas divisés en nations. La seule division qui existait se faisait entre "gentes"; la vie économique restait encachée dans les limites d'une "gens". Avec le développement de la production, les liens économiques se sont étendus à toute une tribu et aux unions de tribus.

1. Ibid. t.II, p. 326.

2. Ibid. t.II, p. 326.

De la désintégration du régime de la communauté primitive est né l'Etat. Celui-ci impliquait dès lors que les individus ne se divisaient plus selon leur parenté, mais pour des raisons territoriales; le transfert à l'état des fonctions de la "gens" donnèrent un coup fatal au vieux mode de vie de la communauté tribale primitive.

Néanmoins, les nouveaux Etats naissants ne formaient pas encore une communauté nationale.

Dans la société esclavagiste, tout comme plus tard dans la société féodale, la population était divisée en nationalités diverses. Or, même si, déjà au Moyen-Age, quelques prémisses de naissance de la nation chinoise — communauté de langue et de territoire — se sont créées dans différentes nationalités, et même si on y trouvait certains éléments de communauté culturelle, la communauté de vie économique n'existait pas. En d'autres termes, il n'y avait pas de liens économiques fermes entre les différentes localités et régions du pays, raison pour laquelle, selon Mao, les hommes ne pouvaient pas encore se grouper en nation.

La dispersion et la division en fiefs propres à la société féodale fut détruite par le développement du mode capitaliste de production. Celui-ci, en multipliant les liens économiques, conduisit à la création d'un Etat-nation et à la disparition des dynasties isolées.

Alors que, dans la période antérieure à la dynastie des Ts'in, l'état féodal était divisé en fiefs où les feudataires régnaient en maîtres, il devint, après l'unification de la Chine par le premier em-

pereur des Ts'in, un Etat absolutiste avec un pouvoir centralisé, bien qu'un certain morcellement féodal subsistât encore (1).

Pour Mao, les liens nationaux ne sont pas purement et simplement le prolongement des liens de la "gens" primitive. Ce n'est pas au prolongement de tels liens qu'obéissent la fusion des territoires séparés en un territoire commun et unique et le regroupement des hommes en nation, mais à l'intensification de l'échange entre différentes régions, à la croissance de la circulation de marchandises et à l'établissement de liens économiques étroits parmi la population d'un territoire donné.

La-base économique de la communauté nationale

De ce qui précède, on peut déduire que ce qui a servi de base à l'édification d'une communauté humaine historiquement stable comme la nation, c'est le développement de l'économie. Les nations ont surgi sur la base de l'augmentation des forces productives et de la consolidation des liens économiques entre des gens qui vivaient sur un territoire commun et qui parlaient la même langue.

On ne peut donc pas séparer la question nationale de l'économie; on ne peut étudier la nation en marge de toute relation avec les conditions de vie économique et sociale. On ferait fausse route en partant simplement de la psychologie sociale et de la communauté linguistique. C'est précisément l'inverse qui se passe dans la réalité: le caractère national, les traits de personnalité communs à une collectivité déterminée,

1. Ibid. t.II, p. 328.

sont le résultat de ses conditions de vie économique. C'est dans ce sens que Mao dira :

La nation chinoise n'est pas seulement célèbre dans le monde par son amour du travail et son endurance, elle est aussi éprise de liberté et riche en traditions révolutionnaires. Au cours des milliers d'années que compte l'histoire des Hans, il s'est produit des centaines d'insurrections paysannes, grandes et petites, toutes dirigées contre la sombre domination des propriétaires fonciers et de la noblesse (1).

Il nous est donc ici permis de conclure que, pour Mao Tsé-toung, la nation n'est pas une communauté tribale ou raciale. Elle est une communauté humaine historiquement formée, surgie sur la base de la communauté de langue, de territoire, de vie économique et de psychologie, celle-ci se manifestant dans la culture nationale. Mais l'élément déterminant en est l'instance économique.

Les inégalités et l'oppression d'une nationalité par une autre

La Chine est composée d'une majorité de Hans et d'une minorité formée d'une multitude de nationalités. En 1939, Mao écrivait :

La Chine compte actuellement 450 millions d'habitants, soit le quart de la population du globe. Sur ce nombre, plus des neuf-dixièmes sont des Hans. Le reste est constitué par plusieurs dizaines de minorités nationales, comme les Mongols, les Houeïs,

1. Ibid. t.II, p. 327.

les Tibétains, les Ouigours, les Miaos, les Yis, les Tchouangs, les Tchongkias et les Coréens (1).

Cette situation met en contradiction la nation des Hans et les autres minorités nationales. Mais cette contradiction n'a toujours été que secondaire, car aux temps de la féodalité, la contradiction principale était celle qui opposait la paysannerie à la classe des propriétaires fonciers et aux temps de la société chinoise moderne "la contradiction entre l'impérialisme et la nation chinoise et celle entre le féodalisme et les masses populaires sont les contradictions principales (2)".

Mao Tsé-toung conçoit la nation chinoise comme une structure globale dont les supports sont les nationalités, petites structures dans cette structure globale. Entre elles, ces nationalités établissent des relations. Elles en établissent aussi avec d'autres nations. Dans le passé, ces relations ont marqué les nationalités chinoises:

Les différentes nationalités de Chine ont toujours combattu le joug étranger et cherché à s'en libérer par la résistance. Elles sont pour l'union sur une base d'égalité et contre l'oppression d'une nationalité par une autre (3).

C'est le développement du capitalisme qui a favorisé la formation des nations bourgeoises et des Etats-nations bourgeois. C'est lui qui a amené l'inégalité et l'oppression des nations. Il faut cependant dire que ce n'est pas en vertu d'un accord volontaire entre les nations, sur des bases mutuel-

1. Ibid. t.II, p. 326.

2. Ibid. t.II, p. 334.

3. Ibid. t.II p. 327.

lement avantageuses, que le système capitaliste mondial s'est implanté, mais plutôt par l'asservissement économique et la soumission violente des peuples, par les conquêtes, les annexions et les usurpations coloniales.

CHAPITRE XI

L'IMPERIALISME

Mao Tsé-toung conçoit le développement capitaliste dans certains pays et le sous-développement dans beaucoup d'autres comme des aspects d'un même processus historique. Il considère que le développement capitaliste se base sur l'exploitation des classes dominées dans les pays impérialistes ou colonialistes comme dans les pays colonisés et sous-développés. Pour comprendre ce phénomène, il faut analyser, non seulement les relations entre pays économiquement dominants et pays subordonnés, mais aussi les relations entre les différentes classes à l'intérieur de chaque pays dans le cadre d'un monde où l'impérialisme du capitalisme international, auquel certaines classes à l'intérieur de la nation chinoise sont liées, s'impose contre les intérêts des peuples. "L'impérialisme, écrit-il, s'associe avant tout aux couches dominantes (...) contre la majorité du peuple (1).

Avec l'entrée du capitalisme dans sa phase impérialiste, quelque chose a changé.

Lorsque le capitalisme de l'époque de la libre concurrence se transforma en impérialisme, ni le caractère de classe des deux classes en contradiction fondamentales — le prolétariat et la bour-

1. Ibid. t.II, p.332.

goisie — ni l'essence capitaliste de la société ne subirent aucun changement; toutefois la contradiction entre ces deux classes s'accroît, la contradiction entre le capital monopoliste et le capital non monopoliste surgit, la contradiction entre les puissances coloniales et les colonies devint plus marquée, la contradiction entre les pays capitalistes, contradiction provoquée par le développement inégal de ces pays, se manifesta avec une acuité particulière; dès lors apparut un stade particulier du capitalisme — le stade de l'impérialisme (1).

Au stade de l'impérialisme, la contradiction fondamentale du capitalisme entre le caractère social de la production et l'appropriation capitaliste s'accroît graduellement. Le trait économique fondamental de l'impérialisme, c'est l'emprise qu'exercent les groupes monopolistes intégrés par les plus grandes entreprises. Ces unions de capitalistes concentrent en leurs mains la production et la vente de marchandises de toute une industrie ou même de différentes branches industrielles et elles occupent les postes de direction. Elles naissent de la concentration de la production, provoquée par la libre compétition capitaliste, comme résultat de la ruine d'une grande quantité de petits et moyens propriétaires.

Quand on voit les plus grandes puissances capitalistes se répartir le territoire du monde, on se demande si ce mouvement de concentration et d'appropriation a des limites.

1. Ibid. t.I, p. 363.

DEUXIEME PARTIE

APPLICATION DE CETTE METHODE A L'ANALYSE DE LA SOCIETE

Le propos de cette deuxième partie est de faire voir l'articulation de la pensée de Mao sur les contradictions qui naissent, se développent et se résolvent, dans la société chinoise à l'étape du capitalisme et à celle du socialisme

Par leur caractère et leurs circonstances, les contradictions de la nouvelle société socialiste sont fondamentalement différentes de celles de la vieille société capitaliste.

DEUXIEME SECTION

UTILISATION DE CETTE METHODE A LA REVOLUTION

SOCIALISTE PROLETARIENNE

Jusqu'ici nous nous sommes attardés à bien reconnaître le schéma d'analyse de la société capitaliste dans la pensée de Mao Tsé-toung, il faut maintenant porter notre attention sur l'élément de lutte qui fonde la dynamique des contradictions de cette société. S'il est vrai qu'il n'y a pas de progrès sans contradictions, il n'y a pas non plus de contradiction sans lutte, sans combat à finir pour un des aspects de la contradiction.

Autrefois, dans les conditions du capitalisme de la libre concurrence, la lutte nationale a été une lutte des classes bourgeoises entre elles. La question nationale n'était pas encore d'une portée mondiale et la revendication fondamentale des intellectuels progressistes relative au droit d'autodétermination était considérée comme une partie de la révolution démocratique bourgeoise.

Mais, depuis, écrivait Mao Tsé-toung en 1940, la situation internationale s'est transformée radicalement; la guerre, d'une part, et la Révolution d'Octobre en Russie, de l'autre, ont transformé la question nationale (...). Le point essentiel de la question nationale relatif au droit des peuples à disposer d'eux-mêmes a cessé d'être une partie du mouvement démocratique général; il est

devenu partie intégrante de la révolution socialiste prolétarienne générale (1).

1. Ibid. t.II, p. 370.

CHAPITRE XII

DEUX FORCES EN PRESENCE:

LA BOURGEOISIE IMPERIALISTE ET LE PROLETARIAT

Mao pose le problème de la contradiction principale et de l'aspect principal de la contradiction quand il se demande: quelles sont les "forces motrices" de la lutte nationale? et quelle est la cible de ces forces? Par là, il veut dire que la contradiction principale se résoudra par la victoire d'une force sur l'autre, sur son contraire.

Quelles sont donc ces forces motrices? Quelles sont ces cibles?

Les cibles, ce sont les forces ennemies: la bourgeoisie impérialiste et les propriétaires fonciers, les traîtres à la nation, les réactionnaires capitulationnistes. Il s'agit là d'ennemis puissants, car ce sont eux qui "ont privé le peuple de la possibilité d'une activité pacifique, puisqu'ils ont ôté toute liberté politique (1)". Sous-estimer leur force serait une grave erreur. La cruauté inouïe avec laquelle ils exercent la répression sur le peuple fait que celui-ci ne pourra tenir fermement ses positions qu'à la condition de s'aguerir et mettre en oeuvre toute sa ténacité. Néanmoins, ils ne sont pas invincibles:

De même qu'il n'y a aucune chose au monde dont la nature ne soit double (c'est la loi de l'unité des

1. Ibid. t. II, p.337.

contraires), de même l'impérialisme et tous les réactionnaires ont une double nature — ils sont de vrais tigres et en même temps des tigres de papier (1).

Ils sont des tigres en tant que, dans le passé, ils ont lutté pour conquérir le pouvoir et qu'ils étaient pleins de vitalité, progressistes et révolutionnaires. Mais peu à peu, ils se font vieux, réactionnaires et rétrogrades; cette caractéristique leur fait irrésistiblement perdre leur rôle dominant. Finalement, ils sont renversés par le peuple ou le seront inmanquablement.

Les forces motrices de la lutte nationale, c'est le prolétariat. Par son caractère progressiste et révolutionnaire, celui-ci devient la force fondamentale, l'ossature du changement. Il est "la force motrice de la révolution (2)".

Le capitalisme, en perte de vitesse, dévoile de plus en plus ouvertement son hostilité à la démocratie. Pour cette raison, de larges couches sociales, intéressées à conserver et à amplifier leurs droits civiques, s'éloignent de la bourgeoisie impérialiste dominante pour s'unir au prolétariat.

A mesure que cette contradiction fondamentale entre bourgeoisie et prolétariat se développe et se fait plus aiguë, une nouvelle contradiction surgit et devient déterminante: c'est la contradiction entre le Capital monopoliste et l'immense majorité nationale. Les monopoles transnationaux deviennent l'ennemi principal non seulement de la classe ouvrière

1. Ibid. t.IV, p. 98, note.

2. Ibid. t.II, p. 340.

et des paysans, mais aussi de toutes les couches fondamentales de la nation. Le commun intérêt des ouvriers et des paysans de se libérer de l'exploitation devient la base économique de l'alliance entre les masses paysannes et la classe ouvrière. En effet, le joug des sociétés financières et industrielles qui pèse sur les paysans force ceux-ci à s'allier à la classe ouvrière. De la même manière la frustration que provoque la domination impérialiste sur la petite bourgeoisie (1) conduit à un élargissement de la base du développement démocratique et anti-monopoliste dans la classe dominée, aspect secondaire de la contradiction principale. Cet élargissement permet d'affirmer que les forces maintenant en présence sont le peuple, d'un côté, et la bourgeoisie impérialiste, de l'autre. Indépendamment des fins que ses participants poursuivent, la lutte du peuple s'oriente objectivement et progressivement contre le capitalisme. C'est la lutte pour la démocratie.

Mais qui assumera le rôle dirigeant dans cette lutte? C'est le prolétariat (2). Celui-ci est, en effet, le seul qui soit en mesure de s'émanciper vraiment, d'abolir la division des classes et l'exploitation de l'homme par l'homme. En détruisant la propriété privée des moyens de production, il se libère lui-même en même temps qu'il émancipe tous les travailleurs en neutralisant la classe dominante.

1. En effet, les monopoles ruinent les couches moyennes, condamnent un bon nombre d'intellectuels à la frustration et menacent les peuples des malheurs du militarisme, de la répression policière la plus cruelle et la plus violente et de la guerre.

2. Ibid. t.II, p. 371.

D'où vient ce caractère essentiellement révolutionnaire de la classe ouvrière? Il lui vient du fait qu'elle est, dans sa nature même, porteuse d'un nouveau mode de production, plus élevé que le mode capitaliste. Liée à la grande production mécanisée, elle croît, se développe et se consolide comme classe avec le développement du système capitaliste d'exploitation. Elle développe l'union, la discipline et l'organisation par les conditions mêmes de son travail dans la grande industrie. C'est ce qui la rend apte, plus que toute autre force travailleuse, à réaliser des actions unies, conscientes et organisées.

Mais pour obtenir la victoire sur les oppresseurs étrangers et les "traîtres à la nation", les ouvriers ont besoin des amples masses travailleuses, surtout des paysans, comme aussi des couches moyennes de la société.

L'étape impérialiste est ainsi un temps propice et crée les conditions objectives pour la polarisation, autour de la classe ouvrière, des masses non prolétariennes de plus en plus amples.

CHAPITRE XII

LES TACHES DE LA LUTTE NATIONALE

Dans ces circonstances, quelle est la tâche principale à accomplir? Cette tâche est double: premièrement, émancipation nationale pour secouer le joug étranger; deuxièmement, révolution démocratique pour secouer le joug intérieur des propriétaires féodaux.

Les contradictions nationales qui se développent entre la Chine et le Japon ont surpassé en importance politique et relégué à une place secondaire et subordonnée les contradictions entre classes et blocs politiques du pays. Mais ces contradictions existent toujours, elles n'ont nullement diminué ou disparu (...). Ainsi (...) se pose la tâche suivante: effectuer, à l'égard des contradictions externes et internes les réajustements appropriés (1).

La solution de la contradiction externe, c'est l'émancipation nationale, la libération d'un peuple du joug d'une puissance étrangère. Il s'agit, pour les forces nationales, de "lutter pour la paix dans le pays, de mettre un terme aux conflits armés à l'intérieur afin de réaliser l'unité dans la résistance au Japon (2)". La contradiction sera résolue à une condition: que toutes les forces progressistes na-

1. Ibid. t.1, p. 297.

2. Ibid. t.1, p. 298.

tionales se réunissent pour former un front uni anti-impérialiste "dans les domaines politique, militaire, économique et dans celui de l'éducation (1)."

La condition indispensable de la création d'un front uni national anti-impérialiste véritable et solide, c'est, sur le plan politique, la lutte pour la démocratie et la liberté, la révolution démocratique. Que cette révolution démocratique soit subordonnée à la lutte de libération nationale, c'est explicable par le fait que la résistance armée pour le salut de la nation

exige la paix et l'unité à l'intérieur du pays; sans la démocratie et la liberté, il n'est pas possible de consolider la paix, ni renforcer l'unité. La résistance exige la mobilisation du peuple; sans la démocratie et la liberté, il n'est pas possible de le mobiliser; sans une paix et une unité solides, sans la mobilisation du peuple, notre résistance (2) sera incapable de vaincre-

Ces deux tâches sont intimement liées; c'est une erreur que de considérer la révolution nationale et la révolution démocratique comme deux étapes révolutionnaires nettement distinctes.

1. Ibid. t.1, p. 299.

2. Ibid. t.1, p. 299-300.

CHAPITRE XIV

LE CARACTERE DE LA LUTTE NATIONALE

Pour déterminer le caractère d'une lutte nationale, il est nécessaire de mettre à nue son essence de classe, expliquer quelle classe la dirige, quelle politique elle préconise et quels intérêts elle sert.

C'est une lutte qui se mène dans une société coloniale, semi-coloniale et semi-féodale à l'étape impérialiste du développement capitaliste. Son principal contraire est composé de l'impérialisme et des forces féodales. L'autre contraire est composé de la participation de la bourgeoisie. Comme telle, elle n'est pas dirigée contre le capitalisme et la propriété privée des moyens de production. Elle n'a donc pas pour le moment un caractère socialiste prolétarien mais un caractère démocratique bourgeois.

C'est quand même une lutte de type nouveau:

Elle fait partie de la révolution socialiste prolétarienne mondiale, elle combat résolument l'impérialisme, c'est-à-dire le capitalisme international. Politiquement, elle vise à instaurer la dictature conjointe de plusieurs classes révolutionnaires sur les impérialistes, les traîtres et les réactionnaires; elle s'oppose à la transformation de la société chinoise en une société de dictature bourgeoise. Economiquement, elle a pour but la nationalisation des gros capitaux et des grandes entreprises impérialistes ainsi que la distribution aux paysans des

terres appartenant aux propriétaires fonciers, tout en maintenant l'entreprise privée et en laissant subsister l'économie des riches paysans. Ainsi, cette révolution démocratique de type nouveau, bien qu'elle fraie la voie au capitalisme, crée les conditions préalables du socialisme (1).

Cette lutte diffère, d'une part, des révolutions démocratiques qui ont été menées en Europe et en Amérique et, d'autre part, de la révolution socialiste. Elle diffère des premières en ce que son but n'est pas la dictature de la bourgeoisie, mais la formation d'un front uni des forces révolutionnaires dont la direction est assumée par le prolétariat. Elle diffère de la seconde en ce que son but n'est pas d'éliminer les secteurs de production capitaliste qui peuvent y participer, mais de détruire l'exploitation impérialiste.

On pourra, néanmoins, se poser la question: n'est-il pas dangereux de permettre à la bourgeoisie nationale de participer à la lutte de la libération nationale? A cela Mao répond: "La présence d'une majorité ouvrière et paysanne, le rôle dirigeant et l'action du Parti... écarteront tout danger présenté par la participation des autres classes (2)."

1. Ibid. t.II, pp. 348-349.

2. Ibid. t.I, p. 187

CHAPITRE XV

DEUX PROCESSUS REVOLUTIONNAIRES DE CARACTERE DIFFERENT

Dans cette lutte nationale, le programme pour l'avenir, le programme maximum de la classe ouvrière a pour but de conduire la société toute entière au socialisme et au communisme. Cet idéal suprême qu'elle veut réaliser dans l'avenir, doit suivre des étapes, des programmes minima de lutte avec des objectifs qui correspondent à ces étapes successives.

Processus d'édification d'une société de démocratie nouvelle

Dans la situation tragique d'un pays colonial, semi-colonial et semi-féodal, à l'étape de l'impérialisme, l'objectif du peuple est de résoudre la contradiction colonisateur-colonisé en édifiant un pays de démocratie nouvelle dirigée par le prolétariat. La tâche principale, selon Mao, est d'affranchir les paysans. Ainsi, on bâtira un pays indépendant, libre, démocratique, unifié, fort et prospère. Toute la lutte menée par le peuple tend vers ce but.

Cette étape de la démocratie est une étape intermédiaire nécessaire pour arriver au socialisme. Vouloir construire une société socialiste sur les ruines d'un ordre colonial, semi-colonial et semi-féodal serait une chimère. A ce moment du processus de l'histoire, Mao, loin de redouter

le capitalisme, en préconise le développement dans des conditions spécifiques :

La substitution d'un capitalisme développé jusqu'à un certain degré au joug de l'impérialisme étranger et du féodalisme intérieur n'est pas seulement un progrès, c'est un processus inéluctable. Cela est profitable tant à la bourgeoisie qu'au prolétariat et même plus à ce dernier. Ce qui est de trop dans la Chine d'aujourd'hui, c'est l'impérialisme étranger et le féodalisme intérieur et non pas le capitalisme national. Au contraire, il y a trop peu de capitalisme chez nous (1).

Dans l'intérêt du progrès des forces sociales, il est nécessaire de favoriser non seulement l'essor de l'économie d'Etat et de l'économie coopérativiste des travailleurs, mais encore le développement de l'économie privée capitaliste. On encouragera celui-ci dans la mesure où il ne tendra pas à dominer la vie économique du peuple.

A cette étape, l'économie suit la voie du "contrôle du capital (2)" et de "l'égénéralisation du droit à la propriété de la terre". Elle n'est plus "quelque chose qu'une minorité peut s'approprier".

Voilà ce que Mao entend par la structure économique de la démocratie nouvelle.

La dictature démocratique populaire

La première phase de cette révolution nationale n'est donc certainement pas et ne peut être l'édification d'une

1. Ibid. t.III, p. 246.

2. Ibid. t.IV, p. 430.

société capitaliste de dictature bourgeoise; elle doit s'achever par l'édification d'une société de démocratie nouvelle placée sous la dictature conjointe de toutes les classes révolutionnaires, à la tête desquelles se trouve le prolétariat chinois. Ensuite, la révolution passera à sa seconde phase, celle de l'édification du socialisme.

Dans la première phase, la bourgeoisie s'est affaiblie au point de perdre, dans sa lutte avec le prolétariat, son hégémonie. La démocratie bourgeoise et le projet d'une République bourgeoise échouent. C'est la classe ouvrière qui devient la classe dominante. Elle instaure une démocratie populaire. Son objectif est triple:

1. consolider la victoire sur l'impérialisme (pour empêcher la restauration de l'ancien régime);
2. assumer le rôle de régime de transition vers le socialisme;
3. créer les conditions favorables à la disparition des classes, de l'Etat et des partis politiques; en d'autres termes, créer les conditions qui amèneront l'humanité à pénétrer, selon l'expression poétique chinoise, "dans le monde de la grande Concorde (1)".

Pour y arriver, la seule voie — puisque toutes les autres voies ont été essayées et ont échoué — est de passer par la République populaire dirigée par la classe ouvrière (2). Il s'agit, en d'autres termes, d'édifier un Etat de

1. Ibid. t.IV, p. 430.

2. Ibid. t.III, p. 242.

de dictature démocratique populaire dirigé par la classe ouvrière et son Parti et basé sur l'alliance de toutes les forces progressistes.

Ce système politique de démocratie nouvelle, cette République du front uni anti-impérialiste, est constitué par la dictature conjointe de toutes les classes révolutionnaires comme régime d'état et par le centralisme démocratique comme structure politique.

a) Régime d'Etat: la dictature conjointe

La force externe de l'envahisseur ayant subi la défaite complète, le peuple établit un régime d'Etat de démocratie nouvelle avec ses appareils d'Etat et ses organisations populaires. Ce régime est une "alliance démocratique à caractère de front uni, fondée sur l'immense majorité de la population et placée sous la direction de la classe ouvrière (1)".

A cette étape du développement des forces populaires, cette dictature doit être exercée conjointement par plusieurs classes révolutionnaires sur les traîtres à la nation et les réactionnaires, si elle veut répondre vraiment aux exigences de l'immense majorité de la population. De plus, il n'est pas permis à un seul groupe, à une seule classe, à un seul parti politique de s'approprier le pouvoir: "Le système démocratique est le bien commun de tout le peuple et non quelque chose qu'une minorité peut s'approprier (2)".

1. Ibid. t.III, p. 242.

2. Ibid. t.II, p. 437.

La dictature conjointe a son caractère propre. Elle "diffère de celle des propriétaires fonciers et de la bourgeoisie, mais aussi, à certains égards, de la dictature démocratique des ouvriers et paysans au sens strict du terme (1)". C'est une forme d'Etat transitoire pour un pays colonial ou semi-colonial. Cette forme de front uni anti-impérialiste est, pour ainsi dire, pour le peuple, le lieu de l'apprentissage au travail de démocratisation (2). Cette dictature conjointe ne se fait pas, en effet, sans l'approbation de l'immense majorité de la population. De plus, tous les appareils d'Etat, qui, auparavant, appartenaient à une petite minorité, sont maintenant propriété du peuple et ils assument la charge de défendre celui-ci.

Par un tel régime d'Etat, un triple but est visé:

1. l'affranchissement du joug étranger;
2. la liquidation de l'oppression intérieure féodale et fasciste;
3. l'instauration d'un système fondé sur le front uni de toutes les classes démocratiques.

b) Structure politique: le centralisme démocratique

Dans ce travail de construction nationale, sous quelle forme les rapports internes s'établiront-ils au sein du peuple?

D'abord, ce système politique de démocratie nouvelle doit être fondé sur des élections à suffrage vraiment universel et égal pour tous, s'il veut représenter chaque clas-

1. Ibid. t.III, p. 460.

2. Cf. ibid. t.II, p. 376.

se révolutionnaire, exprimer la volonté populaire, diriger la lutte révolutionnaire et incarner l'esprit de la démocratie nouvelle (1).

Le principe d'organisation du pouvoir de démocratie nouvelle, écrit Mao Tsé-toung, sera le centralisme démocratique; les assemblées populaires détermineront les grandes lignes politiques et éliront les gouvernements aux différents échelons. Ce système sera à la fois démocratique et contralisé c'est-à-dire que la centralisation sera fondée sur la démocratie, et la démocratie pratiquée sous une direction centralisée (2).

Le principe du centralisme démocratique réalise ainsi une démocratie large. A tous les échelons, la plénitude du pouvoir est donnée aux assemblées populaires. Au gouvernement, ce principe offre "la possibilité d'accomplir d'une manière centralisée toutes les tâches confiées par les assemblées populaires correspondantes (3)". Au peuple, il garantit la liberté d'exercer ses activités démocratiques.

Cette forme transitoire de démocratie nouvelle passe sous silence les contradictions qui existent au sein même de la coalition du front uni. Celle-ci est formée sur la base d'un compromis entre classes sociales en raison d'un ennemi commun à combattre ensemble. Mais il ne faut jamais oublier qu'elle recèle quand même un caractère dialectique et contradictoire. C'est pourquoi, son régime est instable et transitoire.

1. Cf. ibid. t.II, p. 377.

2. Ibid. t.II, p. 243.

3. Ibid. t.III, p. 243.

Processus d'édification d'une société socialiste

Au cours de la période de transition du capitalisme au socialisme, c'est au prolétariat qu'il appartient de s'acquitter de la tâche de transformer complètement la société sur tous les plans: économique, politique, social, culturel, etc. Cette période de transition, où commence-t-elle et où finit-elle? Elle commence avec l'établissement du pouvoir politique du prolétariat et s'achève avec la victoire de l'économie socialiste et la suppression de toutes les classes exploiteuses. C'est pourquoi, on l'appelle la période de l'édification du socialisme.

Les classes et la lutte des classes

Au cours de cette période, la structure économique de la société se caractérise par une multitude de types d'économie. L'industrie, les banques, le transport sont nationalisés par la dictature du prolétariat qui crée ainsi la forme socialiste d'économie. Cependant, cette forme ne prédomine pas dans les débuts. Même une fois établie, elle laisse survivre avec elle des vestiges de la forme capitaliste. Et puis, il y a aussi la petite production commerciale des artisans et la production agricole du type coopératif ou privé. (1).

Derrière ces différents types d'économie, se trouvent des classes diverses. Au cours de la période de transition, la structure de classe de la société se caractérise par

1. Cf. De la juste solution des contradictions au sein du peuple, in Op. cit., pp. 113-120.

l'existence de trois classes: les ouvriers, les paysans et la bourgeoisie nationale (1); les classes fondamentales sont les ouvriers et les paysans (2). Ce sont leurs rapports mutuels qui déterminent le développement social et la montée vers le socialisme. De son côté, la bourgeoisie, après "la transformation des entreprises de l'industrie et du commerce privés en entreprises mixtes, à capital privé et d'Etat (3)", n'est plus une classe fondamentale. Elle s'est changée en classe soncondaire et finira par être totalement supprimée au cours de l'édification du socialisme.

Comme résultat du triomphe de la révolution socialiste, la classe ouvrière devient la classe dominante. C'est elle qui prend la direction de l'Etat. Les ouvriers des entreprises socialistes se trouvent libres de l'exploitation (4). Mais tant que subsiste le capital privé, une partie des travailleurs continue toujours à supporter l'exploitation, même si les lois de l'Etat socialiste limitent la portée de celle-ci.

Pour la classe ouvrière, les travailleurs ruraux ne sont pas des ennemis mais des alliés. Ils sont aussi opprimés par le capitalisme et s'intéressent à la suppression du joug de classe et au triomphe du socialisme. C'est la classe ouvrière qui constitue la force dirigeante de l'alliance des

1. Cf. ibid. p. 91.

2. Cf. ibid. p. 94.

3. ibid. p. 118.

4. Cf. ibid. pp. 95-96

ouvriers et des paysans. Le but de cette alliance est d'abolir les différences de classe en transformant le rapport qui existe entre les paysans et leurs moyens de production par l'application de la coopération sur le terrain de la production. Mao comprend que ce passage des paysans à la coopération est long mais il demeure une condition indispensable pour consolider l'alliance entre les ouvriers et les paysans (1).

Par contre, la bourgeoisie exploiteuse est condamnée à disparaître. Sa liquidation revêt plusieurs formes, allant de la répression la plus farouche à la rééducation lente et patiente. Il serait faux d'ériger une règle de conduite particulière en méthode absolue et universelle. L'emploi d'une méthode déterminée dépendra d'une foule de conditions historiques concrètes (2). Par exemple, dans la République populaire de Chine, toutes les entreprises du capital bureaucratique comprados (3), qui avait antérieurement dominé le pays, ont été confisquées. Cette mesure drastique donna un essor considérable au secteur socialiste d'Etat de l'économie. Cependant, pour ce qui concerne les entreprises de la bourgeoisie nationale qui, dans les conditions du socialisme; continue son alliance avec la classe ouvrière, c'est par voie pacifique qu'on les change en entreprises mixtes et sociales. Les bourgeois

1. Cf. ibid. p. 114.

2. Cf. ibid. p. 92.

3. Le grand capital lié aux trusts impérialistes. Un "comprados" (acheteur, en portugais) était l'intermédiaire chinois obligatoire sous la dynastie des Tsing pour les exportateurs et importateurs étrangers.

nationaux ne sont pas, en effet, considérés comme des ennemis du peuple, malgré qu'ils soient en contradiction avec les autres forces sociales. Il faut donc, dans le but de résoudre cette contradiction, employer des méthodes démocratiques — de persuasion, discussion, critique et d'éducation (auto-éducation et autocritique) (1).

Le principe sur lequel Mao se base est que "toute question d'ordre idéologique, toute controverse au sein du peuple ne peut être résolue que par des méthodes démocratiques, des méthodes de discussion, de critique, de persuasion et d'éducation; on ne peut pas la résoudre par des méthodes coercitives et répressives" (2).

L'objectif proposé par Mao est triple:

"Exercer une activité productrice efficace, étudier avec succès et vivre dans des conditions où l'ordre règne" (3).

Pour atteindre cet objectif, un changement de mentalité est nécessaire. Un travail de rééducation est à faire. Dans ce travail de rééducation, travailleurs et bourgeois se trouvent engagés dans un processus de transformation mutuelle. C'est à partir du désir d'unité que ces deux forces résolvent les contradictions qui les opposent. Elles s'affrontent par la critique ou la lutte pour arriver à une nouvelle unité sur une nouvelle base (4).

1. Cf. ibid. p. 101.

2. Ibid. p. 97.

3. Ibid. p. 97.

4. Cf. ibid. p. 98

Le Parti communiste, force dirigeante

Un autre élément indispensable à l'édification du socialisme est la direction d'un parti totalement identifié au prolétariat révolutionnaire. Sans un parti révolutionnaire prolétarien éprouvé et bien trempé,

"il est impossible de conduire la classe ouvrière et les grandes masses populaires à la victoire contre l'impérialisme et ses valets" (1).

Pour conquérir son indépendance et obtenir sa libération, pour s'industrialiser et moderniser son agriculture, en somme, pour arriver à la victoire totale dans les domaines militaire, politique, économique et social, les efforts du Parti communiste et des communistes, considérés comme les piliers du peuple, sont nécessaires.

Non pas que le Parti se présente comme le détenteur de la vérité et le monopolisateur de la théorie; non pas que la dictature du prolétariat se réduise finalement à la dictature du Parti. En aucun moment, pour Mao, le Parti ne peut se superposer au peuple, ni même se considérer comme l'avant-garde de celui-ci. C'est dans le peuple qu'il doit être, en plein milieu. Il "constitue le noyau dirigeant du peuple (...) tout entier. Sans un tel noyau, la cause du socialisme ne saurait triompher. (2).

Mais pourquoi une telle confiance en un parti politique quand on sait comment et à quel point les partis politiques des sociétés modernes ont trahi les classes qu'ils di-

1. Oeuvres choisies, t.IV, p. 298.

2. Citations du Président Mao Tsé-toung, Seuil, 1967, p. 6.

saient représenter? D'abord, le Parti révolutionnaire prolétarien est fondé sur la théorie révolutionnaire marxiste-léniniste et sur le style révolutionnaire marxiste-léniniste. Ensuite, ce parti a déjà fait ses preuves:

Armé de la théorie marxiste-léniniste, le Parti communiste a apporté au peuple chinois un nouveau style de travail dont les éléments essentiels sont l'union de la théorie et de la pratique, la liaison étroite avec les masses et l'autocritique (1).

Or, pour remporter la victoire de la révolution, il faut la théorie de la révolution, les connaissances de l'histoire et une profonde compréhension du mouvement dans sa réalité. Le lieu de rencontre entre la classe travailleuse et la théorie de la révolution, c'est le Parti communiste.

L'objectif du Parti est très élevé: victoire contre l'impérialisme et ses valets, conquête de l'indépendance, édification du socialisme. En conséquence, les moyens doivent être à la hauteur. Quels sont-ils?

Les problèmes qui se présentent doivent être abordés avec une méthode nouvelle, basée sur l'expérience historique révolutionnaire du prolétariat. La révolution est une tentative pour trouver une solution adéquate à ces problèmes. Or, dans ce processus révolutionnaire concret, il y a deux lignes opposées qui constamment se reproduisent, se manifestent et s'affirment: la ligne bourgeoise et la ligne prolétarienne. Contre le danger de résurgence de la ligne bourgeoise, les me-

1. Oeuvres choisies, t.II, p. 224.

sures administratives, la chasse aux sorcières, les persécutions ne conduisent nulle part. Ce qu'il faut, c'est le recours à la démocratie des masses pour combattre la ligne bourgeoise, par un processus dont les masses elles-mêmes sont les protagonistes, en se basant sur leur expérience et leur capacité à exprimer les "idées justes" nées de la pratique sociale. En d'autres termes, dans un tel processus, la fonction du Parti n'est pas d'"instruire les masses", mais d'en rassembler les idées pour les leur refléter sous une forme élaborée, systématique.

Voilà pourquoi l'une des armes principales de la révolution que le Parti doit manier sans relâche, c'est la critique et l'autocritique conjuguées à une étroite liaison avec les masses (1). On peut dire que, dans une large part, la capacité du Parti à diriger est à la mesure de sa capacité de se soumettre à la critique des masses et de "se fondre" en elles. Pour ce faire, il doit être présent dans chacun des petits centres de la vie sociale, ses membres doivent venir directement des masses et leurs actes doivent se soumettre constamment au contrôle de celles-ci.

Ainsi, par cette méthode de critique et autocritique, le Parti s'assure une fidélité constante à son rôle de parti de masses et d'une confiance indéfectible en celles-ci. C'est une méthode qui part toujours de l'action concrète, de la pratique sociale, pour élaborer l'orientation juste.

1. Cf. ibid. t.IV, p.441.

C'est par la pratique du peuple seulement, c'est-à-dire par l'expérience, que nous pouvons vérifier si une politique est juste ou erronée et déterminer dans quelle mesure elle est juste ou erronée (1).

1. Ibid. t.IV, p. 213.

CONCLUSION

De la vision du monde, de l'homme et de la société de Mao Tsé-toung découle sa pensée politique. Sur ce plan, Mao soutient que le prolétariat et la bourgeoisie, la révolution et la contre-révolution obéissent à la loi universelle de l'unité des contraires. Il s'ensuit que "la droite peut devenir la gauche ou le milieu et la gauche devenir la droite; exemple Kautsky (1)". Cette perception de la conversion réciproque des aspects contradictoires explique la méfiance de Mao vis-à-vis du déterminisme historique marxiste. Pour lui, la croyance de la fatalité historique du communisme est non seulement erronée mais dangereuse, car elle risque de saper la vigilance et l'ardeur révolutionnaire des masses; d'où la nécessité de poursuivre la lutte des classes dans une société socialiste. Aux yeux de Mao, un quart de siècle après la victoire de la révolution chinoise, il faut encore être vigilant pour que la Chine ne revienne pas au capitalisme plutôt que de passer au communisme.

Même la pensée économique de Mao est la résultante de sa vision du monde, de sa conception de l'ordre social et de sa lecture particulière des réalités économiques chinoises. Elle est basée sur un certain nombre de postulats dont

1. "Discours prononcé à la Conférence de Hankow, 6 avril 1958", cité dans En Lutte, no. 31, p. 5.

le plus fondamental est l'unité de la politique et de l'économique:

Ceux qui ne prêtent pas attention à l'idéologie et à la politique et qui s'occupent uniquement toute la journée de leur travail, deviendront des économistes ou des techniciens qui auront perdu le sens de l'orientation. C'est très dangereux. Le travail idéologique et le travail politique sont la garantie de l'accomplissement du travail économique et technique. L'idéologie et la politique jouent le rôle de chef suprême (1)...

En redonnant à la science économique son authentique dimension politique, Mao veut montrer que le socialisme n'est pas un instrument fabriqué dans le but d'une croissance maximale, mais un véritable mode de vie. Il introduit ainsi du même coup dans le système économique un certain nombre d'objectifs extra-économiques tels que l'égalité sociale, l'unification de la ville et de la campagne, l'élimination des différences entre les travailleurs manuels et les travailleurs intellectuels, etc.

1. Cité par STUART SCHRAM, Mao Tsé-toung and the Theory of the Permanent Revolution, 1958-1969, dans *The China Quarterly*, no. 46, avril-juin 1971, p. 228.

TROISIEME PARTIE

LA CONTRADICTION ENTRE LES INTELLECTUELS ET LES MASSES

Alors que la première partie avait voulu exposer la méthode dialectique de Mao Tsé-toung et que la deuxième développait le cadre très général pouvant permettre de situer les forces en présence dans la révolution chinoise, il importe maintenant d'élucider comment le philosophe chinois s'y prend pour analyser les rapports dialectiques qui s'exercent entre les intellectuels du domaine de la littérature et de l'art et les masses populaires.

Pour la clarté de l'exposé, cette troisième partie sera divisée en trois sections: la première montrera les différentes périodes historiques que Mao distingue dans l'évolution de l'intellectualité chinoise, la seconde établira la contradiction que Mao perçoit entre les intellectuels et les masses populaires et la troisième retracera la solution qu'il propose à cette contradiction.

PREMIERE SECTION

LES PARTICULARITES HISTORIQUES DE LA CONTRADICTION OPPOSANT LES INTELLECTUELS ET LES MASSES POPULAIRES

Nous avons expliqué, plus haut (1), comment, pour Mao Tsé-toung, dans le processus de développement de chaque chose, de chaque phénomène, le mouvement contradictoire existe du début jusqu'à la fin. Nous rechercherons, maintenant, ce caractère absolu et universel de la contradiction existant entre les intellectuels et les masses.

En fait, la division sociale entre le travail manuel et le travail intellectuel a une origine si lointaine que Mao affirme:

De tout temps, la culture a été, en Chine, un privilège des propriétaires fonciers; les paysans n'y avaient point part. Et pourtant, c'est aux paysans que les propriétaires fonciers doivent leur culture, car ce qui la constitue est tiré du sang et de la sueur des paysans (2).

On peut dire que la division sociale du travail, en Chine comme partout ailleurs, est apparue à un stade relativement précoce de l'évolution de la société. Elle s'est approfondie par suite de la croissance de la production et

1. Cf. p. 10.

2. Le mouvement culturel, dans Sur la littérature et l'art, Editions en langues étrangères, Pékin, 1967, p. 50.

de la diversification en branches différenciées. C'est elle qui est à la base des rapports qu'entretiennent entre eux les travailleurs de toutes les sphères de la production. Ces rapports constituent un élément substantiel des rapports de production. Dans les sociétés féodale, semi-féodale, et bourgeoise, la division du travail se traduit par l'opposition de la ville et de la campagne, par l'opposition du travail intellectuel et du travail manuel. Ce qui eut une grande importance pour le progrès de la société chinoise, et en même temps des conséquences néfastes. Bien peu d'hommes ont pu s'adonner à la philosophie, s'occuper de science, composer des vers, de la musique, alors que les larges masses ont dû s'écarter au labeur quotidien. La division du travail condamne des classes entières de la société à un développement unilatéral de leurs forces physiques et intellectuelles. Elle a engendré ce que Marx a appelé l'"idiotisme professionnel". Les villes sont devenues des centres de civilisation, mais leur essor provenait de ce qu'elles se nourrissaient des immenses richesses créées par une cruelle exploitation de la grande majorité des hommes vivant à la campagne.

La contradiction entre les intellectuels et les masses a toujours reposé sur la structure économique; elle prenait de celle-ci son origine et sa couleur. La structure économique, au cours du temps, a eu son processus de développement propre et ses particularités historiques, comme nous l'avons vu dans la deuxième partie. Chaque formation économique-sociale a déterminé l'essence spécifique de la contradiction entre les intellectuels et les masses, mais aussi chacune des formes qu'a prises celle-ci a été déterminée par les forces

CHAPITRE XVI

PERIODISATION DE CETTE CONTRADICTION

Mao Tsé-toung établit trois grandes étapes de développement de la contradiction opposant les intellectuels et les masses populaires. En effet, celle-ci se transforme profondément d'abord dans le passage de l'étape qui précède le Mouvement du 4 mai 1919 à celle qui le suit, ensuite dans le passage à l'édification du socialisme.

Avant le Mouvement du 4 mai, une querelle perdurait entre les intellectuels bourgeois et ceux de la classe féodale au pouvoir. Ceux-ci tenaient à conserver à tout prix le système des examens impériaux (1), l'ancienne école et les études à la chinoise; de leur côté, les bourgeois préconisaient la modernisation du système scolaire et de l'école et diffusaient l'idée des études à l'occidentale (2). Voilà pourquoi, à l'époque, dans le domaine de la littérature et de l'art, les bourgeois représentaient la force intellectuelle progressiste; le rôle qu'ils jouèrent fut révolutionnaire dans la mesure où ils combattaient la position rétrograde des intellectuels féodaux. Hélas!, la bourgeoisie chinoise étant contrôlée par l'impérialisme, cette offensive des intellectuels

1. Cf. La culture de la démocratie nouvelle, in ibid. note 1, pp. 85-86.

2. "Par système scolaire moderne, nouvelle école ou études à l'occidentale, on entendait essentiellement (...) les sciences de la nature et les doctrines sociales et politiques de la bourgeoisie dont avaient besoin ses représentants". Oeuvres choisies, t. II, n. 397.

progressistes fut repoussée, dès les premières rencontres, par l'alliance réactionnaire des intellectuels au service des impérialistes étrangers et de ceux qui servaient la classe féodale avec leurs idées de "retour aux anciens" (1).

Avec le Mouvement du 4 mai, il se produit un bond. Une nouvelle conception du monde est introduite par un groupe d'intellectuels chinois: le matérialisme dialectique et la théorie marxiste-léniniste de la révolution socialiste. Parallèlement à ce changement chez les intellectuels, la fondation du Parti communiste chinois marque le début réel du mouvement ouvrier en 1921. Appuyés sur la classe prolétarienne et sur le Parti du prolétariat, nouvelles forces politiques en Chine, les intellectuels progressistes de la bourgeoisie nationale, de la petite bourgeoisie et du prolétariat acquièrent une influence de plus en plus prépondérante dans le domaine des sciences sociales et dans celui de l'art et de la littérature. Ils révolutionnent non seulement le contenu des oeuvres mais encore la forme d'expression.

Avant le "4 Mai", les intellectuels progressistes reflétaient la culture de l'ancienne démocratie et faisaient partie de la révolution culturelle de la bourgeoisie mondiale. Après le "4 Mai" ils reflètent la démocratie nouvelle et s'incorporent à la révolution culturelle du prolétariat mondial. Avant le "4 Mai", les intellectuels qui assumaient la direction de ce mouvement d'avant-garde représentaient la bourgeoisie. Après le "4 Mai", les intellectuels qui représentent la

1. Cf. Ibid. t.ii, p. 397.

bourgeoisie sont ceux qui freinent le mouvement; tout au plus peuvent-ils faire partie d'une alliance dont la direction est assumée par les intellectuels qui ont pris la position du prolétariat.

Les intellectuels de la démocratie nouvelle soutiennent de leurs efforts la lutte anti-impérialiste et anti-féodale. Au cours de la période de la résistance contre le Japon, ceux qui dirigent le mouvement culturel sont nécessairement les intellectuels d'idéologie prolétarienne, c'est-à-dire communiste.

Avec le triomphe de la révolution prolétarienne et l'accession du prolétariat à l'étape de l'édification du socialisme, le rapport entre les intellectuels et les masses subit un nouveau bond. D'abord, les travailleurs manuels ont accès à la production intellectuelle et les travailleurs intellectuels à la production matérielle. Ce ne sont plus les intellectuels qui disent quoi faire aux travailleurs. Et pour déterminer si un intellectuel est révolutionnaire, non révolutionnaire ou contre-révolutionnaire, Mao propose un critère décisif: c'est de savoir s'il veut se lier et si effectivement il se lie aux masses ouvrières et paysannes.

Dans cette révolution prolétarienne, Mao voit un vaste mouvement libérateur de l'intelligence ouvrière qui a permis aux ouvriers et aux paysans de s'associer aux intellectuels.

Parce qu'ils ne sont plus les esclaves de leur machine, parce qu'ils ne travaillent plus sous le fouet, parce qu'il y a dans la journée des moments où ils s'appliquent à devenir des philosophes et des politiques, parce qu'ils ne cessent plus jamais d'être des hommes, les ouvriers des usines chinoises se mettent à faire des découvertes prodigieuses, de ces découvertes que les spécialistes de leur côté, coupés de la pratique, ne purent jamais concevoir (1).

Cependant, la disparition de la structure économique de type capitaliste n'entraîne pas automatiquement la disparition de l'idéologie qu'elle produisait. La littérature et l'art féodaux et bourgeois subsiste encore sous un régime socialiste. Il peut en subsister des relents encore longtemps.

La lutte de classe entre les idéologies prolétarienne et bourgeoise sera encore longue et sujette à des vicissitudes et par moment elle pourrait devenir très aiguë. Le prolétariat cherche à transformer le monde selon sa propre conception du monde et la bourgeoisie veut en faire autant (2).

Voilà donc, grosso modo, les séquences de développement que Mao Tsé-toung distingue dans l'histoire des rapports entre les intellectuels et les masses. Comme on le voit, cette contradiction entre les masses populaires et les intel-

1. LOI, Michelle, L'intelligence au pouvoir, François Maspero, Paris, 1973, p. 57.

2. Mao Tsé-toung, Sur la littérature et l'art, Editions en langues étrangères, Pékin, p. 149.

lectuels ne reste pas toujours la même. Elle n'est pas invariable et immuable. Au contraire, elle se déplace. Ce sont ses "déplacements" qui permettent à Mao de distinguer les étapes et les phases de son développement au cours d'une révolution. Ils sont le fondement d'une périodisation scientifique.

CHAPITRE XVII

ETAPE INITIALE DE LA PRATIQUE POPULAIRE

La société chinoise commence à se transformer de féodale en semi-féodale et semi-coloniale avec la Guerre de l'Opium de 1840. Pour Mao Tsé-toung, c'est à cette guerre que remonte vraiment l'étape préparatoire à la révolution démocratique (1). Or quelle est la force sociale prédominante au cours de cette phase? En réalité, elle est composée par le mandarinat et les impérialistes étrangers. Elle possède un caractère rétrograde et désuet. Elle entretient ses propres intellectuels par des institutions culturelles subventionnées et le plus souvent administrées directement par des impérialistes. De l'avis de Mao (2), ces intellectuels prônent "sans pudeur" des "idées serviles" ainsi que le culte de Confucius, l'étude du canon confucéen et l'ancienne morale de soumission. Intellectuels aux idées impérialistes et intellectuels de la culture féodale s'unissent, au cours de cette période, dans une alliance réactionnaire pour donner aux masses leur mentalité et leur idéologie afin de les rendre dominables et exploitables.

En contre-position à cette intellectualité prédominante, Mao place les intellectuels de la bourgeoisie nation-

1. Oeuvres choisies, t.II, p. 367.

2. Ibid. t.II, p. 395.

nale et de la petite-bourgeoisie. Ceux-ci constituent alors une force naissante qui vient opposer à l'idéologie ancienne des idées et une mentalité nouvelles. Ils préconisent un système scolaire moderne, des études à l'occidentale et une école nouvelle et, ce faisant, ils plaident pour des sciences naturelles et des doctrines sociales et politiques au service de la bourgeoisie. C'est une lutte pour une culture nouvelle qui se mette au service de la révolution démocratique et la prépare. Puisqu'ils combattaient l'idéologie féodale et semi-coloniale en place, Mao attribue à ces intellectuels bourgeois et petits-pourgeois du temps un rôle révolutionnaire.

Hélas!, la lutte est inégale. Les éléments réactionnaires représentant la vieille culture de la nation chinoise sont indissolublement liés à l'impérialisme ce qui leur donne une force suffisante pour récupérer et corrompre les intellectuels progressistes. D'ailleurs, ceux-ci luttent, isolés des masses, le prolétariat ne formant qu'une "classe en soi" (1), sans participation comme classe au mouvement culturel, sans conscience de classe.

Ainsi, après une étude détaillée de chacun des aspects de la contradiction, Mao conclut que, à cette étape les deux camps se développent de façon inégale. Le camp des intellectuels féodaux et pro-impérialistes jouera le rôle dominant tant et aussi longtemps que la structure économique ne subira pas de transformation profonde. Pour que le nouveau émerge de l'ancien, il faudra que toutes les forces dominées

1. Ibid. t.1, p. 336.

se mobilisent en un front commun pour combattre la vieille culture.

CHAPITRE XVIII

ETAPE DU FRONT UNI

Par suite de la formation et du développement de nouvelles forces sociales, suscitées par le Mouvement du 4 Mai 1919, "un camp puissant se dessina dans la révolution démocratique bourgeoise en Chine contre l'impérialisme et le féodalisme, le camp formé par la classe ouvrière, les étudiants et la bourgeoisie nationale naissante (1)". Certes, la révolution démocratique bourgeoise avait commencé bien avant 1919, mais, avec le Mouvement du 4 mai, c'est l'histoire d'une alliance qui débute entre "la classe ouvrière, la paysannerie, les intellectuels et la fraction progressiste de la bourgeoisie (2)".

Dans la première phase de cette étape, ce qui, selon Mao, unit les intellectuels aux larges masses du prolétariat, aux soldats et aux commerçants, c'est leur opposition intransigeante à la culture féodale et leur lutte farouche pour une littérature nouvelle. Cette première phase "va du Mouvement de Mai 1919 à la fondation du Parti communiste chinois en 1921 (3)".

Cette liaison entre les intellectuels et les masses est un phénomène nouveau formant un mouvement révolution-

1. Ibid. t.II, p. 255.

2. Ibid. t.II, p. 256.

3. Ibid. t.II, p. 399.

naire d'envergure nationale. Certaines conditions extérieures ont favorisé cette liaison: l'économie capitaliste chinoise a connu des progrès remarquables, les puissances impérialistes enregistrent une régression et le prolétariat russe vient de prendre le pouvoir. Sur la base de ces conditions objectives, l'espoir de la libération nationale est permis aux intellectuels chinois. De fait,

"Un bon nombre d'intellectuels approuvaient déjà la révolution russe et commençaient à avoir des idées communistes. Le Mouvement du 4 Mai étant, à l'origine, un mouvement révolutionnaire d'un front uni de trois éléments: intellectuels aux idées communistes, intellectuels révolutionnaires de la petite-bourgeoisie et intellectuels de la bourgeoisie (ces derniers formaient l'aile droite). Son point faible, c'est qu'il se limitait aux intellectuels, les ouvriers et les paysans n'y participant pas. Mais, lorsqu'il engendra le Mouvement du 3 Juin, auquel prirent part non seulement les intellectuels mais aussi les larges masses du prolétariat, de la petite-bourgeoisie et de la bourgeoisie, il devint ainsi un mouvement d'envergure nationale (1).

C'est une lutte contre la morale confucéenne de soumission et contre la littérature de style ancien et désuet. Partout, le mot d'ordre est lancé: "littérature pour les gens du peuple!". Cependant, comme les ouvriers et les paysans ne possèdent pas la cohésion et l'organisation pour une longue lutte, ce mouvement risque bientôt de se limiter aux intellectuels de la petite-bourgeoisie et de la bourgeoisie des villes.

i. Ibid. t.II, p. 400.

Bien plus, quelque temps plus tard, les intellectuels bourgeois, compromis avec l'ennemi, passent à la réaction.

C'est ici que Mao établit une autre coupure dans les séquences du développement de la contradiction opposant intellectuels et masses populaires. La deuxième phase de l'étape du front uni est "marquée par la fondation du Parti communiste chinois, par le Mouvement du 30 Mai (1) et l'expédition du Nord" (2). C'est alors que le prolétariat devient peu à peu une "classe pour soi". De plus, la paysannerie vient se joindre au front uni. Lorsque le docteur Sun Yat-sen formule de nouveau les "trois principes du peuple" (3), ceux-ci se répandent dans les milieux intellectuels par l'action conjuguée du Kuomintang et du Parti communiste. Ces deux organisations politiques déploient une grande offensive idéologique contre les intellectuels de la classe réactionnaire qui éduquent les étudiants dans la doctrine de Confucius, obligent le peuple à croire au système confucéen comme à un dogme révélé et rédigent leurs écrits dans une langue morte. Les intellectuels aux idées nouvelles montrent toute la perversité de ces vieux clichés et de ces dogmes. Ils préconisent le style de la langue parlée par le peuple, ainsi que les sciences. Enfin, ils réclament la démocratie. Dans le milieu paysan, on lance des slogans anti-impérialistes et anti-féodaux, ce qui finit par déclencher de grandes luttes révolu-

1. Sur le Mouvement du 30 Mai, voir Mao Tsé-toung, Sur la littérature et l'art, Editions en langues étrangères, Pékin, 1967, p. 86, note 2.

2. Sur l'Expédition du Nord, voir ibid. p. 64, note 7.

3. Sur les "trois principes du peuple", voir ibid. p. 86, note 3.

tionnaires paysannes.

Or, malgré toute cette pratique révolutionnaire, la tendance aux clichés ne tardera pas à poindre dans le secteur progressiste de l'intellectualité chinoise. Elle apparaît dans le Parti communiste et se développe jusqu'à devenir du sectarisme, du subjectivisme et du style stéréotype. On a alors affaire à de nouveaux clichés, de nouveaux dogmes figés et rétrogrades, qui gênent la révolution. Ce formalisme, aux dires de Mao Tsé-toung, constitue une réaction contre la nature même du Mouvement du 4 Mai.

Le prolétariat et la paysannerie font désormais partie des forces sociales progressistes avec les autres fractions de la petite-bourgeoisie, y compris les intellectuels révolutionnaires (1). Ces forces progressistes se distinguent par leur dynamisme et leur esprit révolutionnaire, mais elles présentent également des faiblesses, que Mao leur reproche: un grand nombre de ses intellectuels utilisent encore des méthodes formalistes propres à la bourgeoisie (2).

Avec l'accession au pouvoir de la grande bourgeoisie, les intellectuels bourgeois qui formaient l'aile droite du Mouvement du 4 Mai passent aux rangs de l'ennemi. On entre alors dans la troisième phase du développement du front uni, allant de 1927 à 1937. C'est maintenant le Parti communiste qui assume la direction des masses populaires dans leur lutte contre l'impérialisme et ses valets intérieurs, la clas-

1. Cf. Oeuvres choisies, t.I, pp. 9-19; t.II, p. 403.

2. Cf. Ibid. t.III, p. 51.

se féodale et la bourgeoisie nationale.

Au cours des luttes engagées à cette période, les révolutionnaires s'en tinrent fermement à la démocratie nouvelle et aux nouveaux "trois principes du peuple" anti-impérialistes et anti-féodaux des masses populaires, alors que la contre-révolution pratiquait un despotisme fondé sur l'alliance des propriétaires fonciers et de la grande bourgeoisie, alliance placée sous les ordres de l'impérialisme. Ce despotisme a causé l'échec politique et culturel des trois thèses fondamentales de Sun Yat-sen et de ses nouveaux "trois principes du peuple", plongeant ainsi la nation chinoise dans de profonds malheurs (1).

Les masses populaires et les intellectuels sont, en effet, fortement réprimés par les forces réactionnaires. Des milliers d'étudiants sont massacrés. La censure est appliquée contre tous les intellectuels qui ne reflètent pas l'idéologie des détenteurs du pouvoir politique et économique.

La Guerre de Résistance contre le Japon apportera une modification sensible à la contradiction existant entre les intellectuels et les masses populaires. C'est pourquoi elle constitue une quatrième phase — la plus dynamique, de l'avis de Mao — dans l'histoire du front uni.

Les intellectuels révolutionnaires du domaine des arts et de la littérature se donnent comme objectif à long terme la victoire sur l'ennemi et la libération nationale.

1. Ibid. t.II, p. 403.

Dans le but de développer sainement leur domaine et de contribuer aux autres activités révolutionnaires, ils en viennent à former un front culturel et à tenter la fusion entre les intellectuels et les masses. Ce front "culturel" ou "front de la plume" selon l'expression de Mao (1), parallèle au front militaire, ou "front de l'épée", se donne comme but de réduire progressivement la sphère d'influence des intellectuels réactionnaires et de miner les forces de la culture féodale chinoise et de la culture bourgeoise compradose au service de l'impérialisme.

Quant à la fusion des intellectuels aux masses, un grand nombre d'écrivains et d'artistes ont déjà fait une position de classe, c'est-à-dire qu'ils s'identifient aux masses populaires et au prolétariat. Parmi eux, il faut compter aux premiers rangs les intellectuels communistes, qui se tiennent sur les positions du Parti, fidèles à son esprit et à sa politique.

Or quel est le public de ces intellectuels révolutionnaires? Mao distingue trois régions: a) à Changhaï, ce sont les étudiants et les employés de bureau et de commerce; b) dans les régions contrôlées par le Kuomintang, ils peuvent difficilement atteindre les ouvriers, les paysans et les soldats, car ceux-ci sont tenus à l'écart, par le gouvernement, de la littérature et de l'art révolutionnaires; c) dans les zones libérées, les ouvriers, les paysans, les soldats et les cadres révolutionnaires constituent un public plus nombreux

1. Ibid. t.III, p. 67.

qu'à Changhaï et dans les régions contrôlées par le Kuomintang; ils réclament des livres et des journaux; même les illettrés réclament des spectacles, de la peinture, des chants et de la musique (1).

Comment se caractérisent, en général, les intellectuels de cette période? Mao remarque qu'ils manquent encore de la connaissance des gens, de leur sujet, de leur public. Ils ne comprennent pas le langage populaire, ce qui fait que leur langue est "insipide et souvent truffée d'expressions fabriquées (2)". "Semblables à ces héros qui ne savent où manifester leurs prouesses" (3), les voilà perdus dans de grands discours non appréciés des masses. En raison de la répugnance qu'ils éprouvent pour les masses, leur style manque de caractère populaire. Ils n'arrivent pas à fondre leurs pensées et leurs sentiments avec ceux des gens simples.

Il y a des écrivains qui se croient progressistes mais, en fait, conservent une conception vieillotte et arriérée du monde. Seulement à la manière dont ils posent les problèmes, on s'en rend compte. Par exemple, les problèmes de la vérité, de la liberté, de l'amour, de la nature: ils les posent dans l'abstrait, à partir de définitions. Autre exemple, très fréquent, ils recherchent un amour au-dessus des classes (4).

1. Cf. Ibid. t.III, pp. 69-70.

2. Cf. Ibid. t.III, p. 71.

3. Cf. Ibid. t.III, p. 70.

4. Cf. Ibid. t.III, p. 72.

Ce sont ces intellectuels idéalistes que les partis bourgeois s'acharnent à disputer aux forces progressistes. De son côté, l'impérialisme japonais cherche par tous les moyens à les acheter ou à corrompre leur esprit.

CHAPITRE XIX

ETAPE DE L'EDIFICATION DU SOCIALISME

Une fois que la révolution socialiste a triomphé, il faut un certain temps pour qu'elle soit consolidée. Ce n'est pas parce que le régime est changé, que du même coup la lutte des classes est arrivée à son terme. La contradiction entre la classe prolétarienne et la classe bourgeoise persiste encore et partant la contradiction entre les intellectuels d'idéologie prolétarienne et les intellectuels d'idéologie bourgeoise est longue à se résorber. Elle est encore "sujette à des vicissitudes" (1).

Comment se manifeste, pour Mao, cette contradiction? L'immense majorité des intellectuels du prolétariat sont des patriotes disposés à servir le peuple. Cependant, parmi eux, il existe des différences profondes quant à leur conception du monde. Ceux qui connaissent bien le marxisme et sont d'accord avec lui forment une minorité. Ceux qui s'y opposent sont aussi en minorité. La majorité l'approuve sans le connaître bien et même cette approbation comporte des degrés bien différents. En somme, Mao identifie trois sortes de positions des intellectuels face au marxisme et la révolution culturelle prolétarienne: fermes, hésitantes ou hostiles. Une certain nombre ont une conception idéaliste du monde et ne sont pas d'accord avec la position du matérialisme dialecti-

1. Quatre essais philosophiques, p. 129.

que. Cependant, ils approuvent le régime économique et politique. D'autres ont une conception religieuse du monde, ce qui ne les empêche pas d'être patriotes et de s'unir stratégiquement aux forces progressistes de la révolution culturelle. La plupart, cependant, ont une attitude positive face au marxisme. Ils "désirent apprendre le marxisme, ils en ont même appris un peu, sans toutefois le bien connaître (1)."

Les intellectuels d'idéologie bourgeoise — idéalistes et théistes — compte un certain nombre qui résistent à la voie du prolétariat, le socialisme, et s'obstinent à vouloir le capitalisme, qui est la voie de la bourgeoisie. A la moindre occasion, ils fomentent les troubles, cherchant à renverser le Parti pour restaurer l'ancien régime. Ils vivent dans la nostalgie de l'ancienne société qui leur offrait une situation privilégiée et se montrent systématiquement hostiles à l'Etat socialiste. "De telles gens se rencontrent dans les milieux de la politique, de l'industrie, du commerce, de la culture, de l'enseignement, comme dans les milieux scientifiques, techniques et religieux (2)". Contre eux, au même titre que les autres bourgeois, la dictature du prolétariat s'exerce, puisqu'ils forment une force sociale antagoniquement opposée au pouvoir des prolétaires. C'est pourquoi, la contradiction qui se pose entre eux et les intellectuels d'idéologie prolétarienne a un caractère antagoniste.

1. Sur la littérature et l'art, p. 159

2. Ibid. p. 158.

Maintenant, quelles relations les intellectuels entretiennent-ils avec le peuple? A cette étape de l'évolution historique de la Chine, Mao Tsé-toung les décrit comme des "travailleurs qui fournissent un effort mental" et dont l'activité est au service du peuple, c'est-à-dire au service des ouvriers et des paysans (1)".

Dans leur majorité, ils peuvent servir la Chine nouvelle comme ils ont pu servir l'ancienne Chine, ils peuvent servir le prolétariat comme ils ont pu servir la bourgeoisie. Lorsqu'ils étaient au service de l'ancienne Chine, l'aile gauche résistait, les éléments du centre hésitaient et seule l'aile droite restait ferme. Maintenant qu'ils servent la société nouvelle, les rôles sont renversés: l'aile gauche est ferme, les éléments du centre hésitent (les hésitations dans la société nouvelle ne sont plus les mêmes que dans le passé) et l'aile droite résiste (2).

Déjà, depuis la Guerre de Résistance, un bon nombre d'intellectuels vivent avec les ouvriers et les paysans. Les résultats obtenus ont été très bons, selon l'appréciation de Mao Tsé-toung (3). Ils comprennent mieux la vie du peuple; son travail et sa mentalité. Pouvant ainsi recueillir l'expérience populaire, source intarrissable d'inspiration, ils sont en mesure de la refléter artistiquement et littérairement, après quoi ils la diffuseront afin d'unir et élever les masses et ainsi créer une culture nouvelle.

1. Ibid. p. 160.

2. Ibid. p. 160.

3. Ibid. p. 163.

DEUXIEME SECTION

IDENTITE ET LUTTE DES ASPECTS DE CETTE CONTRADICTION

Le progrès historique qui a conduit les intellectuels chinois de la féodalité au socialisme a connu des péripéties diverses. La loi de cette évolution, c'est la loi des contraires.

La lutte des contraires pénètre tout le processus du début jusqu'à la fin et conduit à la transformation d'un processus en un autre. (1)

Autrefois, la majorité des intellectuels étaient issus de classes privilégiées qui exerçaient leur domination sur le peuple. Leurs oeuvres reflétaient l'idéologie de ces classes. Aujourd'hui, la majorité des intellectuels sont issus des masses et reflètent l'idéologie de celles-ci. Comment expliquer cette transformation? Voilà le propos de cette deuxième section.

Il existe, entre les masses et les intellectuels, un lien où passent un flux et un reflux d'inter-influences. Quel est ce lien?

Tous les contraires sont liés entre eux; non seulement ils coexistent dans l'unité dans des conditions déterminées, mais ils se convertissent l'un dans l'autre dans d'autres conditions déterminées. Tel est le plein sens de l'unité des contraires (2).

1. Oeuvres choisies, t.1, p. 382.

2. Ibid. t.1, p. 379.

Les intellectuels et les masses entretiennent entre eux des rapports mutuels d'indépendance et de lutte à la fois. Comment Mao Tsé-toung voit-il cette contradiction en ce qui a trait à la littérature et à l'art?

CHAPITRE XX

LA LITTÉRATURE ET L'ART CHEZ LES MASSES POPULAIRES

Ouvriers, paysans et soldats ont été longtemps dominés par la classe féodale et par la bourgeoisie. Toute leur existence consistait à vendre leur force de travail pour l'usage et le plaisir de leurs patrons. Cette exploitation a donné comme résultat que, jusqu'à la dernière phase de l'étape du front uni, l'immense majorité des masses chinoises ne savent ni lire, ni écrire. Non seulement elles ne peuvent produire des oeuvres littéraires et artistiques mais elles n'ont même pas accès aux productions des autres classes.

Or une fois qu'elles ont le pouvoir dans les zones libérées de Yenan, elles peuvent planifier leur production matérielle selon leurs besoins. Elles peuvent aussi produire des oeuvres littéraires et artistiques. Précisément, Mao Tsé-toung insiste sur le fait qu'elles en ont un urgent besoin. Pour gagner la guerre, pour ne pas perdre leur enthousiasme au combat et leur foi dans la victoire, pour fortifier leur solidarité dans la lutte contre l'ennemi, elles ont besoin qu'un vaste mouvement d'initiation culturelle se développe. Ce mouvement, Mao l'estime si important qu'il affirme que l'armée qui a le fusil à la main ne peut suffire (1).

Non seulement ont-elles besoin d'instruction et de culture, mais elles sentent ce besoin. Malgré le fait que la lutte avec l'envahisseur crée sans cesse de nouvelles situa-

1. Cf. ibid. t.III, p. 67.

tions d'urgence et que l'apprentissage scolaire et culturel soit souvent très difficile, les masses réclament des oeuvres littéraires et artistiques qui répondent à leurs besoins immédiats et qu'elles pourraient assimiler sans difficulté.

A partir du temps des zones libérées dans la Guerre de Résistance jusqu'à l'étape de l'instauration du socialisme, les masses organisées possèdent des cadres dont la formation est plus poussée. Les cadres constituent les éléments avancés des masses populaires. Ils ont, eux aussi, besoin de perfectionner leur culture littéraire et artistique. S'ils veulent guider les masses et promouvoir leur éducation, il est même nécessaire qu'ils assimilent des oeuvres de niveau plus élevé. Ainsi, ils pourront servir d'intermédiaires au plan culturel, entre les masses populaires et les écrivains et artistes (1).

1. Cf. ibid. t.III, p. 83.

CHAPITRE XXI

LES ECRIVAINS ET LES ARTISTES REVOLUTIONNAIRES

Depuis le Mouvement du 4 Mai jusqu'à la fin de la Guerre de Résistance, les réalisations révolutionnaires ont été considérables dans les domaines de la littérature, du théâtre, de la musique et des beaux-arts. Non sans peines et difficultés, les écrivains et les artistes révolutionnaires ont influencé les masses par leurs oeuvres et leur action. Ils ont été, à leur tour, moulés à la mentalité des masses, non sans peines et difficultés. Leurs productions sont le reflet de la vie difficile de ces temps de guerre.

Lors de ses interventions aux causeries sur la littérature et l'art à Yénan, Mao Tsé-toung reconnaît que la majorité se consacre entièrement à l'oeuvre commune de la lutte pratique. Mais quand il pose le problème de savoir "qui servir", il doit admettre qu'il y en a qui n'ont pas trouvé de réponse. Théoriquement, ceux-ci admettraient que la littérature et l'art révolutionnaires doivent appartenir au peuple. Mais dans la pratique, ils s'intéressent davantage au public des exploités et des oppresseurs (1). Ils mettent leurs réalisations au service de ceux-ci. S'ils s'intéressent ainsi à ce public, c'est qu'ils sont incapables de servir réellement les masses. Leur cercle d'amis se trouve parmi les intellec-

1. Cf. ibid., t. III, p. 74.

tuels. Leur sujet d'inspiration et d'étude, au lieu d'être le peuple opprimé en lutte, ce sont les intellectuels. Ils vont même jusqu'à peindre les défauts de ceux-ci avec bienveillance. Quant aux ouvriers, aux paysans et aux soldats, ils ne les étudient pas, ne les comprennent pas, ne savent pas les représenter. "S'ils essaient de les peindre, les habits sont bien d'un travailleur, mais le visage est celui d'un intellectuel petit-bourgeois (1)". Comment pourraient-ils les représenter? Ils ne se lient guère avec la plèbe, ils n'y ont aucun ami intime. Quant aux étudiants, même si, à certains égards, ils les dédaignent franchement et méprisent leurs sentiments, leurs manières ainsi que leur art et leur littérature en germe.

En conséquence, ces arrivistes se cramponnent à leur position individualiste. "Ils se placent sur la position de la petite-bourgeoisie et font de leurs oeuvres un auto-portrait de celle-ci (2)", n'arrivant jamais à résoudre le problème de savoir à qui l'art et la littérature sont destinés.

Ce que Mao dénonce ici n'est pas le fait que les intellectuels ne veuillent pas, en principe, réaliser une pratique littéraire et artistique pour aider la révolution prolétarienne. Là-dessus, il concède que les intellectuels révolutionnaires diffèrent de ceux du Kuomintang. Ce qu'il dénonce,

1. Ibid. t.III, p. 76.

2. Cf. ibid. t.III, p. 76.

c'est une "tendance générale" qui influe sur une série de questions d'ordre secondaire où se manifestent les divergences et où l'on tombe fatalement dans le sectarisme. De plus, il montre comment ces intellectuels font le jeu de l'ennemi en tombant dans l'individualisme, en rendant populaires les valeurs de la classe féodale des propriétaires fonciers, de la bourgeoisie et de la petite-bourgeoisie intellectuelle et en tentant d'élever le niveau de l'art et de la littérature à partir du niveau de cette dernière plutôt qu'à partir de celui des masses.

CHAPITRE XXII

LES ECRIVAINS ET ARTISTES DES CLASSES DOMINANTES

Durant la période féodale de la Chine, les oeuvres littéraires et artistiques reflétaient la conscience sociale de la classe au pouvoir. Elles étaient à son service. Même après l'effondrement de cette classe, au cours de l'étape du front uni, ces oeuvres continuent à exercer leur influence. De plus, il y a encore des intellectuels qui se mettent au service des exploiteurs et des oppresseurs en produisant pour les propriétaires fonciers.

Une autre catégorie d'intellectuels produit de la littérature et de l'art pour la bourgeoisie. Ils prétendent que ces disciplines sont au-dessus des classes. En réalité, ils prennent position pour la littérature et l'art bourgeois, contre une littérature et un art populaire.

Il y a enfin des écrivains et des artistes traîtres à leur patrie qui produisent des oeuvres au service des impérialistes. Ils s'acharnent à combattre la révolution et incitent le peuple à se rendre à l'ennemi (1).

Devant toute cette production culturelle des classes dominantes, Mao Tsé-toung constate que ce qui émane de ces classes et est dirigé par elles est à leur service et ne peut appartenir aux masses populaires. Au contraire, ce qui est

1. Cf. ibid. t.III, pp. 74-75.

authentiquement populaire émane du prolétariat et est nécessairement dirigé par lui (1).

1. Cf. ibid. t.III, p. 75.

CHAPITRE XXIII

RAPPORT ENTRE LE TRAVAIL DU PARTI DANS LE DOMAINE DE LA LITTERATURE ET DE L'ART ET L'ENSEMBLE DE SON TRAVAIL

Les partis politiques remplissent une fonction de direction dans la lutte des classes. Comme les autres classes de la société chinoise, le prolétariat a créé, lui aussi, son propre parti politique, lequel, par ses objectifs, son organisation et son rôle, du point de vue des principes, se distingue radicalement de tous les autres. Le parti du prolétariat chinois a été créé sur la base des principes du marxisme-léninisme, qui constituent son fondement idéologique. Il est là pour défendre les intérêts de la classe ouvrière et de tous les travailleurs en vue de leur libération du joug de classe et de l'oppression nationale. En dirigeant et en organisant la lutte des amples masses populaires, le parti du prolétariat devient une force transformatrice du développement social, qui accélère grandement la marche du processus historique. A partir de l'étape du front uni, le Parti communiste est l'organisation dirigeante du prolétariat et représente son arme fondamentale dans la lutte pour la libération nationale et la transformation révolutionnaire de la société chinoise.

Pour Mao Tsé-toung, toutes les autres organisations du prolétariat représentent des moyens nécessaires dans

la lutte des classes, mais ne peuvent accomplir sa mission fondamentale: détruire le régime impérialiste et réaliser la révolution socialiste. Seul le parti politique, qui est la forme supérieure de l'organisation de classe du prolétariat peut unifier le travail de toutes les organisations prolétariennes et les canaliser vers un seul objectif, la révolution socialiste.

Or dans chaque période de développement de la société de classe, les écrivains et les artistes ont exprimé les intérêts des classes en présence; l'art et la littérature sont devenus une arme idéologique de combat.

Dans le monde d'aujourd'hui, toute culture et tout art appartiennent à une classe déterminée et relève d'une ligne politique définie. Il n'existe pas, dans la réalité, d'art pour l'art, d'art au-dessus des classes, ni d'art qui se développe en dehors de la politique ou indépendamment d'elle. La littérature et l'art prolétariens font partie de l'ensemble de la cause révolutionnaire du prolétariat (1).

La production littéraire et artistique fait donc partie de l'ensemble de l'activité révolutionnaire du Parti. Certes, elle n'est pas la plus importante, mais elle n'en demeure pas moins indispensable, car "la révolution ne peut progresser et triompher" (2) sans elle.

Les oeuvres littéraires et artistiques qui reflètent véridiquement la réalité (et, avant tout, la réalité humaine

1. Ibid. t.III, pp. 85-86.

2. Ibid. t.III, p. 86.

ne, la vie sociale) et qui se trouvent imbues d'idées progressistes possèdent une grande signification du point de vue cognitif. De telles oeuvres peuvent exercer une immense influence idéologique et morale sur les hommes, former leurs idées et leurs sentiments et les motiver à réaliser des actions déterminées, en un mot, les éduquer.

Un important principe idéologique et créateur de l'art du réalisme révolutionnaire, énoncé par Mao Tsé-toung, est celui de l'esprit du parti prolétarien, l'esprit communiste. L'expression la plus élevée du caractère populaire de l'art, de ses liens avec la vie, les intérêts et les aspirations des masses est d'être au service de la libération des travailleurs, au service de la révolution. L'art révolutionnaire, qui se développe sous la direction idéologique du Parti communiste, est un puissant instrument pour éduquer le peuple dans l'esprit de la lutte pour le triomphe de la révolution.

Cependant, il faut voir cette relation du Parti et de la production littéraire et artistique d'une façon dialectique:

La littérature et l'art sont subordonnés à la politique, mais ils exercent, à leur tour, une grande influence sur elle. La littérature et l'art révolutionnaire font partie de l'ensemble de la cause de la révolution, dont ils constituent une petite roue et une petite vis. Certes, au point de vue de la portée, de l'urgence et de l'ordre de priorité, ils le cèdent à d'autres parties encore plus importantes, mais ils n'en sont pas moins une petite roue et une petite vis du mécanisme.

me général, une partie indispensable à l'ensemble de la cause de la révolution (1).

Ici Mao met les membres du Parti en garde contre une attitude qui ne serait pas démocratique dans l'application du principe de subordination de la littérature et de l'art à la politique: "Il s'agit d'une politique de classe, d'une politique de masse, et non de ce qu'on appelle la politique d'un petit nombre d'hommes politiques (2)".

Il y a donc une unité entre le caractère politique des oeuvres littéraires et artistiques et leur vérité.

1. Ibid. t.III, p. 86.

2. Ibid. t.III, p. 86.

CHAPITRE XXIV

RAPPORTS ENTRE ECRIVAINS ET ARTISTES

COMMUNISTES ET NON-COMMUNISTES

Les non-communistes, depuis les sympathisants du Parti jusqu'aux intellectuels des classes réactionnaires, en passant par les intellectuels petits-bourgeois, ont une chose en commun, à l'étape du front uni, avec les écrivains et artistes du Parti: la résistance au Japon. De plus, la plupart des non-communistes sont d'accord sur le principe de la démocratie. C'est un autre point d'unité. En troisième lieu, les questions de méthode et de style forment une autre possibilité de dialogue (1).

Les écrivains et artistes du Parti visent à l'hégémonie d'une ligne politique sur une autre. Pour eux, cela veut dire la diffusion d'une ligne prolétarienne et l'abolition à long terme de la ligne bourgeoise et féodale. Au cours de la période du front uni, ils mettent de l'avant une ligne politique progressiste qui se fonde sur la lutte contre l'exploitateur, en tant qu'ennemi commun. C'est une base minimale.

Le principe de la démocratie, pour les intellectuels bourgeois, consiste pour l'essentiel dans le principe formel de la liberté de pensée, d'opinion et d'expression.

1. Ibid. t.III, p. 87.

Les écrivains et artistes communistes préconisent la méthode du réalisme qui exige la représentation artistique véridique et historico-concrète de la réalité dans son développement révolutionnaire. Cette méthode n'exclut en rien le romantisme artistique qui exprime l'héroïsme de nos jours, la grandeur des aspirations populaires et les espoirs dans l'avenir. Seulement, elle exige que le romantisme se base sur la vérité de la vie.

Il va de soi que les écrivains et artistes du Parti communiste, qui entendent mener la lutte sur le champ culturel, attaqueront le libéralisme idéologique bourgeois en tant qu'il signifie la négation de la lutte des classes sur le terrain des idées. Or ce libéralisme est également actif parmi les groupes progressistes de la petite-bourgeoisie intellectuelle. Il agit comme un "corrosif"(1) qui, s'il n'est pas combattu avec force, pénètre également dans les organisations prolétariennes. Le libéralisme, c'est le cheval de Troie de l'idéologie bourgeoise au sein du mouvement ouvrier et des intellectuels progressistes.

Quand un groupe met de l'avant certains principes sans les appliquer dans sa pratique, quand un groupe fait preuve d'indulgence, sous prétexte de tolérance, et de bonnetentisme devant les opinions erronées de certains de ses membres, quand au lieu de débattre vigoureusement sur une question on accepte les détours et les compromis, on pratique le

1. Ibid. t.II, p. 26.

libéralisme. C'est cette forme de libéralisme que Mao Tsé-toung décrit et fustige (1).

Pour les écrivains et artistes communistes, qu'il s'agisse d'intellectuels réactionnaires ou révolutionnaires, qui dit ligne politique dit débat, qui dit débat dit aussi lutte idéologique. Comment, à cette étape du front uni, peut-on prétendre avoir une ligne politique juste si on fait preuve de laxisme tel que chacun a toute liberté de propager des oeuvres contraires à la ligne?

Le champ culturel, domaine privilégié de l'expression individuelle" et de la "liberté totale" est sans doute l'un des lieux où le libéralisme demeure le plus tenace. A côté de ceux qui se font les porte-paroles avoués de l'idéologie bourgeoise et pour qui l'art et la littérature sont au-dessus des classes, les communistes ont à faire face à ceux qui, tout en se prétendant en lutte contre la bourgeoisie, continuent à partager avec elle une conception individualiste et fétichiste du travail artistique et à séparer l'activité artistique de l'activité politique. C'est pourquoi, ils ont à combattre aussi la falsification de la théorie marxiste.

Il y a dans le mouvement révolutionnaire des opportunistes qui affichent le principe de la "liberté de critique". En réalité, celle-ci n'est que liberté de faire passer dans les forces prolétariennes les idées bourgeoises et les pratiques bourgeoises; en d'autres termes, la liberté de remettre en question les objectifs de la révolution. En dénon-

1. Cf. ibid. t.II, pp. 25-27.

gant ce qu'ils appellent le "dogmatisme", les opportunistes réclament, au fond, le droit au libéralisme; ils cherchent à étouffer la lutte d'opinions et à se mettre à l'abri des critiques. Ils proclament un anti-dogmatisme absolu, au-dessus des classes.

Comme on peut le voir, si, à l'époque du front uni, les intellectuels de la littérature et de l'art appartenant à la petite bourgeoisie constituent une force sociale importante, leurs pensées et leurs oeuvres présentent bien des défauts; mais dans une certaine mesure, ils se tournent, grâce à l'activité des communistes, vers la révolution et se rapprochent des travailleurs (1).

1. Cf. ibid. t.III, p. 88.

CHAPITRE XXV

LA LUTTE IDEOLOGIQUE

On ne peut parler correctement de la lutte idéologique sans la situer en rapport avec la lutte des classes qui oppose le prolétariat à la bourgeoisie. Concrètement cela revient à dire que les intellectuels révolutionnaires et les travailleurs ne peuvent mener une lutte idéologique qui serait coupée des autres types de la lutte des classes: la lutte armée, la lutte économique et la lutte politique. La lutte armée est la lutte pour anéantir les forces impérialistes et leurs alliés féodaux et rendre la terre chinoise au peuple chinois. La lutte économique est la lutte pour transformer les rapports de production capitalistes et semi-féodaux en rapports de production socialistes. La lutte politique est la lutte pour détruire l'Etat bourgeois et le remplacer par un Etat socialiste. La lutte idéologique est la lutte pour le développement de l'idéologie prolétarienne, lutte contre tout ce qui constitue un obstacle à la clarification des intérêts de la classe ouvrière; elle est la lutte pour enrayer le processus général de reproduction de l'idéologie bourgeoise.

Comment Mao Tsé-toung décrit-il cette lutte? Une tendance qu'il dénonce et dont les intellectuels issus de la

petite-bourgeoisie sont imprégnés est celle de toujours se mettre en avant et propager leurs convictions personnelles. Partout où ils vont, même au sein du Parti, ils veulent transformer le monde à leur propre image (1). La lutte idéologique, avec ces intellectuels, se mène non seulement sur le terrain des idées et des formes de représentation, mais aussi sur celui des comportements.

Au cours de l'étape du front uni, nombre d'écrivains et artistes, passant des zones non libérées aux zones libérées, ne savent pas faire la différence entre les conditions culturelles des unes et des autres. Or, d'une zone à l'autre, on passe vraiment de l'époque semi-coloniale et semi-féodale à l'époque de la révolution de démocratie nouvelle. Comme ils sont inadaptés aux masses populaires là où ils sont, ils veulent retourner à d'autres régions, croyant que leurs oeuvres y seront mieux appréciées. Mais les gens de ces autres régions changent; ils apprécient et désirent des productions révolutionnaires qui leur parlent "des hommes nouveaux, du monde nouveau" (2). A partir de cette constatation, Mao conclut:

1. qu' "une oeuvre aura d'autant plus une portée nationale qu'elle sera plus directement écrite pour les masses des bases révolutionnaires."

2. qu'un intellectuel révolutionnaire ne produit pas "pour satisfaire les goûts des lecteurs de la vieille so-

1. Cf. ibid. t.III, p. 96.

2. ibid. t.III, p. 97.

ciété";

3. que, dans sa marche en avant, la Chine "est guidée par les bases révolutionnaires et non par des régions arriérées, rétrogrades (1)".

Ainsi donc, la lutte idéologique comprend la contradiction qui existe entre les intellectuels progressistes, qui sont intimement liés aux masses et qui se reflètent dans la culture nouvelle et les arriérés, qui, au lieu de contribuer à remplacer l'ancien par le nouveau, empêchent par tous les moyens la disparition de l'ancien. Entre ces deux forces, se livrent des luttes âpres et difficiles. Mais, le nouveau se forge toujours dans la lutte.

Parmi les intellectuels réactionnaires, il y a ceux qui expriment l'idéologie de la classe féodale, laquelle se résume assez bien dans ce dogme: "Le ciel est immuable, immuable est le Tao"(2). Dans le domaine littéraire et artistique, ces intellectuels produisent des oeuvres inspirées d'une conception métaphysique du monde.

Il y a aussi ceux qui expriment l'idéologie de la bourgeoisie, importée de l'Europe, et qui considèrent toutes choses dans le monde comme isolées et le changement "comme augmentation ou diminution quantitatives, comme simple déplacement (3)"; leur conception du monde, c'est le matérialisme mécaniste. Sur le plan culturel, ces derniers tentent d'im-

1. Ibid. t.III, p. 97.

2. Ibid. t.I, p. 349.

3. Ibid. t.I, p. 348.

poser aux masses le despotisme de la bourgeoisie:

Une partie des représentants de la culture dite de l'école européenne et américaine (...), qui en fait ont jadis soutenu la politique d' "extermination des communistes" pratiquée sur le plan culturel par le gouvernement du Kuomintang, soutiennent maintenant, semble-t-il, sa politique de "limitation" et de "désintégration" du Parti communiste. Ils ne veulent pas qu'en matière politique et culturelle les ouvriers et les paysans lèvent la tête... (1).

Ce que Mao reproche principalement à ces intellectuels de souche féodale et bourgeoise, c'est leurs conceptions non scientifiques, lesquelles représentent un danger pour les masses populaires et les étudiants, qui, au lieu de regarder en avant, risquent de se fixer sur ces conceptions rétrogrades.

Effectivement, nombre d'intellectuels, appartenant physiquement aux forces culturelles progressistes sont atteints de "défauts tels que l'idéalisme" (2). Leur pensée non dialectique isole et sépare le sujet de l'objet, la pensée de la nature, la raison du devenir, la conscience de ses conditions objectives. Cette vision idéaliste des choses influe sur leurs méthodes d'analyse. Celles-ci ont un défaut, le formalisme, "qui classe les choses d'après leurs signes extérieurs et non d'après leurs liens internes (3)". Les intellectuels idéalistes se manifestent dans leurs discours, leurs articles, etc.,

1. Ibid. t.II, p. 405.

2. Ibid. t.III, p. 95.

3. Ibid. t.III, p. 58.

par un amas de concepts qui n'ont aucun lien interne entre eux; ils jonglent avec ces concepts et se contentent d'énumérer des phénomènes, au lieu de réfléchir à l'essence même des choses.

"Cette manière formaliste d'aborder les problèmes a affecté tout le développement ultérieur du Mouvement (du 4 Mai) qui, au cours de son évolution, s'est divisé en deux courants (1). Ces deux courants ont ceci de commun qu'ils "ne se donnent jamais la peine d'analyser quoi que ce soit d'une manière concrète; leurs articles et leurs discours ne font que ressasser d'une manière vaine, creuse, des schémas stéréotypés (2)". Au fond, les intellectuels dogmatiques "sont des paresseux; ils se refusent à tout effort dans l'étude des choses concrètes, considèrent les vérités générales comme quelque chose qui tombe du ciel (3)".

Tombant dans le subjectivisme, pour eux, la vérité d'une connaissance ou d'une théorie est déterminée, non point par les résultats objectifs de la pratique sociale, mais par une appréciation subjective (4). Leurs idées sont coupées de la pratique sociale. Ces intellectuels idéalistes forment alors deux courants: les opportunistes de droite et les opportunistes de gauche. Ce qui caractérise les premiers,

1. Ibid. t.III, p. 51.

2. Ibid. t.I, p. 361.

3. Ibid. t.I, p. 359.

4. Cf. ibid. t.I, p. 331.

c'est qu'ils se plaignent que le monde va trop vite et brise, dans son mouvement, tous les schémas qu'ils s'étaient fabriqués et dans lesquels ils mettaient leur confiance. Ce qui caractérise les seconds, c'est que leurs idées, coupées de la pratique sociale actuelle de la majorité, "s'aventurent au-delà d'une étape de développement déterminée du processus objectif: les uns prennent leurs fantaisies pour des réalités, d'autres essaient de réaliser de force, dans le présent, des idéaux qui ne sont réalisables que dans l'avenir. (1)".

Dans l'action cette attitude se traduit par l'aventurisme; dans la langue, par le style stéréotypé (2).

Les forces progressistes qui engagent la lutte contre les intellectuels idéalistes réactionnaires, ce sont les intellectuels qui préconisent

la recherche de la vérité à partir des faits, la vérité objective, l'unité de la théorie et de la pratique. Sur ce point, le prolétariat chinois, avec sa pensée scientifique, peut constituer avec les matérialistes et les hommes de science de la bourgeoisie encore progressiste un front uni contre l'impérialisme, le féodalisme et la superstition (3).

A la pointe de ces forces progressistes, il y a les intellectuels qui

1. Ibid. t.I, pp. 342-343.

2. Cf. ibid. t.III, pp. 52-55.

3. Cf. ibid. t.II, p. 408.

appliquent la théorie et la méthode marxistes-léninistes en soumettant à des enquêtes et à une étude systématiques et minutieuses la réalité environnante. Dans leur travail, ils ne se fient pas à leur seul enthousiasme mais agissent (...) en unissant l'élan révolutionnaire et le sens pratique (1).

En appliquant le marxisme-léninisme, les écrivains et les artistes révolutionnaires détruisent

les dispositions créatrices féodales, bourgeoises, petites-bourgeoises, libérales, individualistes, nihilistes, celles de l'art pour l'art, celles qui sont aristocratiques, décadentes, pessimistes et toutes les autres dispositions créatrices non populaires, non prolétariennes (2).

Ainsi, cette forme de lutte consiste à analyser, déconstruire et dénoncer l'idéologie rétrograde qui permet aux oppresseurs de mieux opprimer et exploiter le peuple en l'assujétissant à ses idées, ses valeurs, sa morale.

1. Ibid. t.III, p. 19.

2. Ibid. t.III, p. 95.

CHAPITRE XXVI

CONCLUSIONS THEORIQUES

Il faut d'abord faire ici deux remarques préliminaires. Premièrement, la contradiction qui oppose les écrivains et les artistes aux masses populaires pose bien des problèmes qui concernent plus d'une catégorie sociale. C'est pourquoi, cette contradiction est tantôt de caractère antagoniste, tantôt de caractère non-antagoniste. Et, selon le cas, les problèmes qu'elle soulève doivent être traités différemment. Deuxièmement, on ne saurait sous-estimer l'influence des productions littéraires et artistiques sur les masses et leur rôle dans la révolution. Ce sont des formes idéologiques et, comme telles, elles sont le reflet de la structure économique et du système politique d'une société. L'art et la littérature font partie des superstructures dont le rôle est de servir la base économique. C'est pourquoi ils ne se développent jamais en dehors des classes ou au-dessus d'elles.

En tant que formes idéologiques, les oeuvres littéraires et les oeuvres d'art sont le produit du reflet, dans le cerveau de l'homme, d'une vie sociale donnée. La littérature et l'art révolutionnaires sont donc le produit du reflet de la vie du peuple dans le cerveau de l'écrivain ou de l'artiste révolutionnaire. La vie du peuple est toujours une mine de matériaux pour la littérature et l'art (1).

1. La vie des hommes, source d'inspiration pour les écrivains et les artistes; transformation de cette vie par la création.

Les matériaux sont là, à l'état naturel. Ils ne sont pas encore travaillés et constituent la matière la plus riche et la plus vivante. En dehors de la vie sociale des hommes, il n'y a pas d'autre source pour les oeuvres littéraires et artistiques. Les oeuvres du passé sont aussi le reflet de la vie et des conditions de vie des hommes qui nous ont précédés dans l'histoire. Néanmoins, pour les auteurs contemporains, ces oeuvres "ne sont pas des sources, mais des cours d'eau (1)". C'est un héritage des anciens qu'il nous faut conserver précieusement pour nous l'assimiler et nous en servir dans la création artistique et littéraire d'aujourd'hui. Il en est de même pour les productions étrangères.

Mais accepter cet héritage et le prendre en exemple ne doit jamais suppléer à notre propre activité de création, que rien ne peut remplacer. Transposer et imiter sans aucun esprit critique les oeuvres anciennes et étrangères, c'est en littérature et en art, tomber dans le dogmatisme le plus stérile et le plus nuisible (2).

Les créatures littéraires et artistiques puisent leurs éléments dans la vie réelle qu'ils reflètent dans leurs créations. Ainsi reflétée, la vie devient transformée: elle en sort "plus relevée, plus intense, plus condensée, plus typique, plus proche de l'idéal et, partant d'un caractère plus

1. Ibid. t.III, p. 80.

2. Ibid. t.III, p. 80.

universel que la réalité quotidienne (1)".

C'est ainsi que l'art et la littérature peuvent devenir une réponse au besoin culturel des masses et aider celles-ci à faire avancer l'histoire.

Cela ne va-t-il pas à l'encontre de la gratuité de l'acte créateur? N'est-ce pas là de l'utilitarisme? Mao Tsé-toung n'est pas contre l'utilitarisme en général. Il est contre un type d'utilitarisme, celui des classes exploiteuses, de ces hypocrites qui prônent la gratuité de l'art, tout en faisant preuve de l'utilitarisme le plus égoïste et le plus myope. Mao part des intérêts objectifs des masses populaires, de ce dont elles ont besoin. Il ne part pas des intérêts des intellectuels, de leurs cénacles ou des intérêts financiers de leurs commanditaires. Si c'est vraiment utile au peuple, c'est bon. Dans le cas contraire, c'est rétrograde (2).

2. Les critères pour une littérature et un art progressistes

Prise en elle-même, la dernière affirmation paraît un peu simpliste. En fait, pour Mao, il existe deux catégories de critères selon lesquels on doit juger une création littéraire ou artistique: ces critères sont politiques et artistiques. On pourrait les résumer ainsi:

a) si une oeuvre se veut révolutionnaire et rate son coup parce que son niveau artistique est nul, alors que

1. Ibid. t.III, p. 81.

2. Cf. ibid. t.III, pp. 84-85.

politiquement elle est juste, elle perd toute son efficacité

b) si une oeuvre est politiquement mauvaise, mais d'un haut niveau artistique, elle devient d'autant plus pernicieuse qu'elle est douée d'un grand pouvoir d'action sur le public. Or être politiquement mauvais quoique d'un haut niveau artistique, c'est "le trait commun à la littérature et à l'art de toutes les classes exploiteuses sur leur déclin (1)".

Quelle est donc l'oeuvre idéale? Pour Mao, c'est celle qui irradie de l'efficacité politique, c'est-à-dire qui fait avancer l'histoire et dont la qualité artistique agit sur le public.

3. La transformation des intellectuels

Chaque fois qu'il traite la question de la formation des intellectuels — que ce soit des intellectuels d'origine ouvrière et paysanne ou que ce soit intellectuels issus de la bourgeoisie — Mao parle de transformation; il est nécessaire de transformer non seulement les intellectuels bourgeois en leur donnant les moyens de s'intégrer à la révolution mais aussi les intellectuels provenant de la classe prolétarienne, qui, sous maints aspects, sont influencés par la bourgeoisie dans leur conception du monde, de leur activité propre.

Il arrive souvent, observe Mao Tsé-toung, que l'attitude qu'ils ont à l'égard du savoir et de l'art trahit

1. Ibid. t.III, p. 90.

leur conception du monde. Sur la question de savoir à qui appartiennent le savoir et l'art, d'aucuns considèrent l'art et la connaissance comme leur propriété privée. Ils attendent pour la vendre au meilleur prix. Quelle que soit leur origine sociale, ces intellectuels se comportent comme des contre-révolutionnaires. Ils prétendent que le Parti est incompetent, donc incapable de diriger les "compétences". Les écrivains réfractaires déclarent que le Parti ne peut diriger leur production. Ceux qui font de la danse affirment que le Parti ne peut pas diriger la danse. En un mot, le Parti ne peut rien diriger.

Dans l'ensemble du processus révolutionnaire, la transformation des intellectuels constitue un problème très important. Ce serait une erreur que d'adopter une attitude de compromis à l'égard de tout ce qui est bourgeois.

Pendant la période de transition du capitalisme au socialisme, la contradiction fondamentale de l'économie est celle qui se pose entre le socialisme et le capitalisme. Mais il ne serait pas suffisant de déclencher la lutte dans toutes les sphères de la vie économique afin de montrer qui triomphe de qui. Il faut mener la révolution totale sur les trois fronts: politique, économique et idéologique. Si les éléments bourgeois sont intégrés dans le mouvement de participation à la révolution, la tâche du Parti et du peuple est de transformer les intellectuels bourgeois et de les aider à changer leurs habitudes, leur conception du monde et leurs points de vue sur certains problèmes particuliers.

TROISIEME SECTION

SOLUTION DE CETTE CONTRADICTION

Après avoir enquêté dans les oeuvres de Mao Tsé-toung sur l'existence et le développement inégal des aspects de la contradiction qui oppose les intellectuels de l'art et de la littérature et les masses populaires, on peut maintenant rechercher le programme de la révolution culturelle prolétarienne et la ligne de la littérature et de l'art révolutionnaires que propose Mao. En d'autres termes, comment résoudre cette contradiction entre les intellectuels et le prolétariat? Quel est le principe directeur qui doit guider le travail culturel et artistique et la transformation de la conception du monde des intellectuels? Comment vaincre le révisionnisme et les conceptions littéraires et artistiques de toutes nuances de la bourgeoisie?

Mao trace des solutions différentes à des phénomènes se développant dans des conditions historiques différentes. C'est pourquoi, il convient de distinguer ici deux conjonctures nettement distinctes, soit le processus de révolution démocratique et le processus de l'édification du socialisme.

On peut cependant affirmer que, d'une façon générale, les contradictions qui opposent les intellectuels du domaine de la littérature et de l'art aux masses reposent sur l'identité fondamentale des intérêts du peuple. Elles font par-

tie des contradictions qui se manifestent au sein du peuple. En général, la lutte de classes qui s'exerce entre les masses et les intellectuels relève du champ de la lutte de classes au sein du peuple. L'intellectualité, en effet, revêt un caractère double: dans l'étape de la révolution démocratique bourgeoise, elle présente un caractère révolutionnaire, mais, en même temps, elle a tendance à entrer en compromis avec l'ennemi; dans la période de la révolution socialiste, elle se met au service du peuple mais, en même temps, elle tend à maintenir ses défauts bourgeois et petits-bourgeois. Pour Mao, les représentants de ces tendances sont en contradiction antagoniste avec les masses par le fait qu'ils servent les intérêts des exploiters. Cependant, ils soutient que, dans les conditions historiques concrètes — de l'édification de la démocratie nouvelle et de celle du socialisme — où elle se situe, cette contradiction antagoniste se transforme en contradiction non-antagoniste et peut recevoir une solution pacifique si on la traite judicieusement (1).

Dans les chapitres suivants, nous rechercherons la ligne que Mao Tsé-toung trace pour résoudre cette contradiction au cours du processus de la révolution démocratique.

1. Cf. Quatre essais philosophiques, p. 92.

CHAPITRE XXVII

L'ASSIMILATION PROGRESSIVE AUX MASSES

Les rapports économiques et politiques déterminent le caractère de la culture. A cette étape, ce sont des rapports de démocratie nouvelle. Or la tâche principale de la révolution démocratique est de combattre l'impérialisme étranger et les forces intérieures féodales pour réaliser la libération nationale.

Pour participer à l'accomplissement de celle-ci, Mao exhorte les intellectuels du domaine de la littérature et de l'art à lier le travail littéraire et artistique au travail révolutionnaire en général et ainsi assurer le développement de la littérature et de l'art, d'une part, et apporter leur contribution spécifique aux autres activités révolutionnaires, d'autre part. Cela veut donc dire que la tâche principale des travailleurs de la culture est de combattre l'idéologie impérialiste et féodale et de donner au prolétariat l'expression de son idéologie propre.

Nous luttons pour la libération du peuple chinois sur maints fronts différents; deux d'entre eux sont le front de la plume et le front de l'épée, c'est-à-dire le front culturel et le front militaire. Pour vaincre l'ennemi, nous devons nous appuyer en premier lieu sur l'armée qui a le fusil à la main. Mais à elle seule cette armée ne saurait suffire, il nous faut aussi une armée de la culture indispensable pour unir nos rangs et

vaincre l'ennemi (1).

Même si les conditions de travail des écrivains et artistes diffèrent d'une région à l'autre, selon qu'ils vivent dans les bases démocratiques anti-japonaises de la Ville Armée de Route de la Nouvelle IVE Armée ou dans les régions contrôlées par le Kuomintang, la tâche principale demeure la même et le noeud de la question reste identique.

Quel est alors le noeud de la question? Je pense que l'essentiel est de servir les masses et de savoir comment les servir. Si ces deux problèmes ne sont pas résolus, ou bien sont résolus d'une façon inadéquate, nos écrivains et nos artistes s'adapteront mal à leur milieu et à leurs tâches et se heurteront à toute une série de difficultés intérieures et extérieures (2).

La solution de ces deux problèmes est triple: elle consiste dans l'assimilation progressive aux masses, la production au service des masses et la soumission du travail littéraire et artistique au travail révolutionnaire en général.

Dans cette conjoncture historique de lutte contre l'envahisseur étranger et ses alliées de l'intérieur, il s'agit que l'art et la littérature s'intègrent parfaitement dans le mécanisme de la révolution nationale. Elles doivent constituer une arme puissante capable de réaliser la cohésion du peuple et de pourvoir à son éducation, capable aussi de frapper l'ennemi pour l'anéantir.

1. Oeuvres choisies, t.III, p. 67.

2. Ibid. t.III, p. 73.

Pour accomplir cette mission, pour réaliser des oeuvres telles, les écrivains et les artistes révolutionnaires doivent se fondre complètement avec les masses populaires. Cette fusion implique plusieurs éléments, soit la position de classe, l'attitude, le public et l'étude.

Pour résoudre le problème de la position de classe, les écrivains et artistes doivent d'abord abandonner leur position petite-bourgeoise. Cela signifie qu'ils doivent cesser de chercher leurs amis exclusivement chez les intellectuels, d'étudier exclusivement les intellectuels pour les représenter dans leurs productions. Celles-ci ne doivent plus être des auto-portraits du petit-bourgeois. Leur sympathie ne peut se confiner aux gens bien.

Ensuite, ils doivent passer graduellement du côté du prolétariat, du côté des ouvriers, des paysans et des soldats. Pour y arriver, les intellectuels doivent partager la vie des travailleurs manuels et ainsi arriver à se faire de vrais amis dans le milieu populaire.

En vivant ainsi parmi eux, ils en feront leur sujet d'étude et pourront les comprendre. Ils sauront les représenter dans leurs oeuvres. En se lançant au coeur même de la pratique des masses, en vivant dans le milieu de leur lutte, en se mettant en contact avec celle-ci, en se livrant à elle, ils finiront par la connaître.

Pour connaître directement tel phénomène ou tel ensemble de phénomènes, il faut participer personnellement à la lutte pratique qui vise à transformer la réalité, à transformer ce phénomène-

ne ou cet ensemble de phénomènes, car c'est le seul moyen d'entrer en contact avec eux en tant qu'apparences; de même c'est le seul moyen de découvrir l'essence de ce phénomène ou de cet ensemble de phénomènes et de les comprendre (1).

L'importance de la position de classe, Mao la fonde sur le pouvoir de l'écrivain et de l'artiste de "créer des oeuvres capables d'éveiller les masses populaires, de les exalter, de les appeler à s'unir et à lutter pour changer les conditions dans lesquelles elles vivent", bref sur le pouvoir de "faire avancer l'histoire (2)".

Au fur et à mesure que les écrivains et les artistes se placeront sur les positions du prolétariat, leurs attitudes vis-à-vis les ennemis de celui-ci, ses alliés du front uni et les masses populaires changeront. Ils seront portés à dévoiler la cruauté et les mensonges des ennemis et à encourager le peuple à lutter résolument d'un même coeur et d'une même volonté. A l'égard des alliés du front uni, ils arriveront à distinguer quand il faut féliciter et quand il convient de critiquer. En ce qui concerne les masses populaires, ils arriveront à les glorifier dans leurs exploits et à les aider à se débarrasser des idées rétrogrades et à développer ce qu'elles ont de révolutionnaire (3).

S'ils veulent entrer dans le processus révolutionnaire et s'ils s'y insèrent vraiment, les écrivains et les ar-

1. Ibid. t.I, p. 334.

2. Ibid. t.III, p. 81.

3. Cf. ibid. pp. 68-69.

tistes ne destineront plus leurs oeuvres à la bourgeoisie et à la petite-bourgeoisie mais aux ouvriers, aux paysans, aux soldats et aux cadres révolutionnaires. C'est là leur public. Il est important de parfaire l'éducation de celui-ci, de lui donner accès à la production intellectuelle. Pour ce faire, les auteurs des oeuvres littéraires et artistiques doivent faire en sorte que le public s'identifie à celles-ci. Cela implique trois éléments: une compréhension et une connaissance approfondie des gens, une assimilation de leur langage et une transformation des sentiments et des pensées envers eux (1).

Enfin, pour arriver à une fusion la plus entière et définitive possible, il est nécessaire que les intellectuels se mettent à l'étude de la société. Riches de l'expérience du travail en milieu populaire, ils peuvent maintenant se consacrer à l'étude théorique.

C'est alors seulement qu'ils pourront systématiser leur expérience, la synthétiser et l'élever au niveau de la théorie. Ils éviteront ainsi de prendre leur expérience limitée pour une vérité générale et de commettre des erreurs d'ordre empirique (2).

C'est ainsi qu'ils pourront s'immuniser contre le subjectivisme si fréquent chez les intellectuels et qui s'exprime soit par le dogmatisme, soit par l'empirisme.

Pour Mao, le problème de l'étude est un problème politique. C'est le problème de la lutte des classes et des

1. Cf. ibid. t.III, pp. 69-72.

2. ibid. t.III, p. 38.

contradictions spécifiques des intellectuels petits-bourgeois face à la lutte des classes. Tout en reconnaissant que dans le cours général du développement historique le matériel détermine le spirituel et l'être social, la conscience sociale, Mao reconnaît la réaction du spirituel sur le matériel, de la conscience sociale sur l'être social, de la superstructure sur la base économique (1). Ainsi, sans tomber dans le matérialisme mécaniste, il ne contredit pas le matérialisme.

Les intellectuels doivent avoir une connaissance précise des rapports réciproques de toutes les classes de la société dans laquelle ils vivent, connaissance théorique fondée sur l'expérience de la vie politique. Il y a un combat concret à mener, sur tous les fronts, sous toutes les formes, contre l'idéologie bourgeoise et contre tous ses appareils de reproduction en tant que les masses ne peuvent pas y trouver leur place, en tant que ces appareils reproduisent objectivement la classe de ceux qui sont chargés d'empêcher, consciemment ou inconsciemment, la formation d'une idéologie prolétarienne. Qu'est-ce à dire? Qu'il n'y a pas de troisième voie, qu'il n'y a que deux lignes possibles, que les écrivains et les artistes se trouvent forcément dans un camp ou dans l'autre, qu'un écrivain ou un artiste qui veut prendre sa place dans la lutte des classes aux côtés du prolétariat ne peut produire des oeuvres comme un autre, qu'il ne peut accepter une pratique sans théorie ni un divorce entre la théo-

1. Cf. ibid. t. I, p. 375.

rie et la pratique, qu'il doit sentir plus que jamais la nécessité d'articuler et de dialectiser toutes les luttes d'avant-garde. Toute autre position ne pourra être qu'une trahison objective des masses populaires.

Afin de considérer le monde, la société, la littérature et l'art du point de vue du matérialisme dialectique et du matérialisme historique, Mao insiste sur la nécessité, pour les intellectuels de l'art et de la littérature, de se mettre à l'étude du marxisme-léninisme en tant que science de la révolution. "La théorie de Marx, Engels, Lénine et Staline a une valeur universelle. Il ne faut pas la considérer comme un dogme mais comme un guide pour l'action (1)". Il faut s'assimiler la théorie marxiste-léniniste et savoir l'appliquer.

L'essentiel, ce n'est pas de comprendre les lois du monde objectif pour être en état de l'expliquer, mais c'est d'utiliser la connaissance de ces lois pour transformer activement le monde. Du point de vue marxiste, la théorie est importante et son importance s'exprime pleinement dans cette parole de Lénine: "Sans théorie révolutionnaire, pas de mouvement révolutionnaire". Mais le marxisme accorde une grande importance à la théorie justement et uniquement parce qu'elle peut être un guide pour l'action (2).

1. Ibid. t.II, p. 224.

2. Ibid. t.I, p. 339.

CHAPITRE XXVIII

PRODUCTION AU SERVICE DES MASSES

De même qu'il existe une production littéraire et artistique au service des exploiters et oppresseurs, il est important de produire des oeuvres de qualité au service des masses opprimées. Il n'existe pas d'art et de littérature au-dessus des classes. Ce qui existe, c'est une littérature féodale et un art féodal faits pour la classe féodale des propriétaires fonciers, une littérature et un art bourgeois faits pour la bourgeoisie, une littérature et un art qui servent les impérialistes, c'est aussi une littérature et un art qui répond aux besoins des masses, aux besoins de leur lutte pratique.

Mais comment distinguer ce qui est bon et ce qui est mauvais pour les masses? Mao répond que

la nouvelle culture chinoise, à l'étape actuelle, est la culture anti-impérialiste et anti-féodale des larges masses populaires, placée sous la direction du prolétariat. A notre époque, ce qui est authentiquement populaire est nécessairement dirigé par le prolétariat. A notre époque, ce qui est dirigé par la bourgeoisie ne peut appartenir aux masses populaires (...) Nous devons recueillir le riche héritage et maintenir les meilleures traditions de la littérature et de l'art chinois et étranger, mais pour les mettre au service des masses populaires. Nous ne refu-

sons nullement d'utiliser les formes littéraires et artistiques du passé: entre nos mains, refaçonnées et chargées d'un contenu nouveau, elles deviennent elles aussi propres à servir la révolution et le peuple (1).

Ainsi, pour produire des oeuvres qui répondent vraiment aux besoins du prolétariat, les intellectuels doivent se soumettre à la direction de celui-ci. Alors, ils affirmeront l'existence de la lutte des classes. Ils substituent le nouveau à l'ancien, tout en gardant de l'ancien ce qui peut encore servir au prolétariat.

La culture de démocratie nouvelle appartient aux masses populaires, et partant elle est démocratique. Elle doit être au service des masses laborieuses, ouvrières et paysannes (...) et devenir progressivement leur propre culture (2).

Après avoir répondu au problème de "qui" les intellectuels doivent servir, Mao aborde celui de "comment servir". En premier lieu, il s'agit de populariser la littérature et l'art. Les rendre populaires. Ceci est indispensable si on veut que les oeuvres jouent un rôle progressiste, puisque de toute façon elles jouent un rôle.

Qu'est-ce que le populariser? Populariser, c'est avant tout "partir du niveau des masses" (3). Dans la Chine de la démocratie nouvelle, ce niveau est très bas. Les intellectuels ne doivent pas l'oublier. C'est d'ailleurs la raison

1. Ibid. t.III, p. 75.

2. Ibid. t.II, p. 408.

3. Ibid., t.III, p. 79.

pour laquelle cette popularisation est la tâche la plus urgente pour eux.

La popularisation de quoi? Naturellement de "ce dont ont besoin les ouvriers, paysans et soldats et qu'ils sont prêts à accueillir (1)" et non ce qui répond au goût et aux besoins des propriétaires fonciers, de la bourgeoisie ou des intellectuels petits-bourgeois. Donc, la popularisation de ce que les masses ont besoin d'assimiler pour lutter contre les propriétaires fonciers, la bourgeoisie, etc. et avancer l'heure de la libération.

Dans la mesure où les masses reçoivent ce qui les aide, le niveau de développement s'élève. Mao Tsé-toung voit un rapport dialectique entre la popularisation et l'élévation de niveau. En effet, la popularisation favorise l'élévation de niveau, laquelle à son tour s'étend et se transmue en popularisation. Plus la base de la pyramide est large — et le plus urgent est de la faire large —, plus elle monte vite et haut; et, dès qu'elle monte, elle peut s'élargir à nouveau, et cela à toutes ses distances du niveau de base.

Dans ce processus dialectique, Mao attache une attention spéciale aux cadres révolutionnaires. Il faut pourvoir aux besoins de ceux-ci, étant donné qu'ils sont "les éléments avancés des masses et (qu')ils ont reçu en général davantage d'instruction: il leur faut une littérature et un art d'un niveau plus élevé et ce serait une erreur de ne pas tenir compte de ce besoin (2)". Il ne faut pas oublier que le soin

1. Ibid. t.III, p. 79.

2. Ibid. t.III, p. 83.

pour les cadres, c'est aussi le soin pour les masses: "Ce que vous faites pour les cadres, vous le faites intégralement pour les masses, car on ne peut éduquer les masses et les guider que par l'intermédiaire des cadres (1)". Les cadres culturels, ceux qui "éduquent" et les cadres politiques et administratifs, ceux qui "guident", ont un niveau culturel supérieur et ce niveau doit s'élever constamment.

N'y a-t-il pas danger de rupture entre le niveau des cadres et celui des masses? Non, affirme Mao Tsé-toung, à condition que le mouvement de popularisation et celui d'élévation à toutes les hauteurs soient constants. A condition aussi que les cadres, de niveau culturel plus élevé, contrôlent dans leurs rangs les intellectuels portés à se servir eux-mêmes, oubliant le service du peuple sans lequel leur activité n'a plus sa raison d'être:

S'il (l'écrivain ou l'artiste) se prend pour un seigneur vis-à-vis des masses, s'il se pose en aristocrate trônant au-dessus de la plèbe, alors, si grand que soit son talent, il ne sera d'aucune utilité pour les masses et son travail sera sans avenir (2).

Avec la solution du problème de la relation entre la popularisation de la littérature et de l'art et l'élévation de leur niveau, le problème des rapports entre spécialistes et vulgarisateurs se trouve résolu. Ainsi se trouve résolu le problème de l'orientation fondamentale, à savoir qu'il faut

1. Ibid. t.III, p. 83.

2. Ibid. t.III, p. 84.

servir les masses populaires et comment il faut les servir.
Du même coup, il devient facile de résoudre une série d'autres problèmes, comme par exemple celui de l'union des écrivains et des artistes.

CHAPITRE XXIX

LA SUBORDINATION A LA TACHE REVOLUTIONNAIRE

Considérée dans son ensemble, la démocratie nouvelle n'est pas entièrement socialiste. C'est la raison pour laquelle elle ne peut engendrer une culture nationale qui soit entièrement socialiste. Mais, "comme il y a un facteur socialiste dans notre politique et notre économie, notre culture nationale, qui en est le reflet, contient également un facteur socialiste (1)".

Dans ce contexte, il y a une autre contradiction secondaire, qui se greffe sur la contradiction qui oppose les intellectuels et les masses: c'est celle qui oppose les écrivains et artistes appartenant au Parti et ceux qui n'appartiennent pas à celui-ci. Pour Mao, ceci pose deux problèmes à résoudre: 1. celui des rapports entre le travail du Parti dans le domaine de la littérature et de l'art et l'ensemble du travail révolutionnaire; 2. celui des rapports entre le travail du Parti dans le domaine de la littérature et de l'art et le travail des écrivains et artistes non-communistes. Le premier problème concerne les rapports à l'intérieur du Parti, tandis que le second concerne ses rapports extérieurs. Mao pose ainsi le rôle de la politique dans le domaine des arts et de la littérature. Il affirme que la littérature et l'art ne sont pas

1. Ibid. t.II, p. 405.

des activités neutres, isolées d'un processus d'ensemble, qu'ils doivent être intégrés à celui-ci. Rejeter cela serait prendre une position trotskiste qui propose une politique marxiste et un art bourgeois. Il dialectise ce rapport en affirmant que "la littérature et l'art sont subordonnés à la politique, mais ils exercent, à leur tour, une grande influence sur elle (1)".

L'aspect principal de la contradiction, c'est la politique. C'est la lutte d'une classe contre une autre. C'est par la politique que les besoins de la classe et des masses trouvent leur expression concentrée. Evidemment, il faut se défaire, dans la démocratie nouvelle, de cette conception hiérarchique qui consiste à croire que la politique est l'affaire et la responsabilité d'un petit nombre de politiciens en cabinet fermé:

"Les hommes politiques révolutionnaires, les spécialistes de la politique qui possèdent la science ou l'art de la politique révolutionnaire ne sont en réalité que les guides de ces millions et millions d'autres hommes politiques que sont les masses et dont ils ont pour tâche de rassembler et de cristalliser les idées, afin de les retourner ensuite aux masses pour que celles-ci s'en saisissent et les mettent en pratique (2).

Si la politique, au lieu d'être une chasse-gardée d'un petit nombre au pouvoir, devient la tâche révolutionnaire de toutes les couches révolutionnaires, le processus de démo-

1. Ibid. t.III, p. 86.

2. Ibid. t.III, pp. 86-87.

cratisation se consolidera et baignera toutes les activités culturelles. Celles-ci acquerront la garantie d'être vraiment le reflet de la conscience des masses. C'est pourquoi Mao conclut que "l'unité peut être totale entre le caractère politique de notre littérature et de notre art et leur vérité (1)".

Dans ce processus d'accouchement d'une culture nationale, est-il légitime que les écrivains et les artistes communistes jouent le rôle dirigeant? C'est le problème du rapport entre le Parti et les non-communistes dans le domaine de la littérature et de l'art. La légitimité d'un tel rôle se fonde sur l'attente que les masses ont de productions qu'ils pourront vraiment s'approprier pour substituer le nouveau à l'ancien et insuffler une vie nouvelle en insufflant une inversion de l'histoire pratiquée par la littérature ancienne et l'art ancien — coupés du peuple — dont les sujets préférés étaient des situations mettant en vedette des seigneurs et des dames.

Pour accomplir cette tâche, les camarades du Parti qui travaillent dans le domaine de la littérature et de l'art doivent comprendre que le front uni implique deux principes contradictoires: l'union et la critique. L'union se fera sur la base d'un programme minimal en trois points: la résistance au Japon, la démocratie et les questions de méthode et de style. Seulement, il ne faut pas se leurrer, le cadre de cette union demeure étroit. En effet, une partie des écrivains et artistes anti-impérialistes ne sont pas d'accord sur la ques-

1. Ibid. t.III, p. 87.

tion de la démocratie. Sur les questions de méthode et de style, il y a encore un bon nombre qui n'est pas d'accord avec les écrivains et les artistes communistes, lesquels prônent le réalisme socialiste et le style populaire.

Cette recherche de l'unité ne doit pas entraîner les intellectuels communistes dans le capitulationisme et le "suivisme" de droite sur le plan idéologique. Il faut que les questions idéologiques, comme aussi les questions méthodologiques et stylistiques, soient soumises à la critique et à la lutte pour que les intellectuels susceptibles de se rééduquer avancent vraiment dans la voie de leur révolutionnarisation et de leur transformation en travailleurs. D'un autre côté, il ne faudrait pas tomber dans l'extrême opposé qu'on appelle le sectarisme de gauche ou l'exclusivisme. Car, l'important n'est pas de jouer les purs, mais plutôt d'aider les intellectuels du front uni à surmonter leurs défauts petits-bourgeois et à se rallier au service du peuple.

CONCLUSION

Dans un de ses derniers ouvrages, Mao Tsé-toung reconnaît que pendant longtemps ses conceptions ont été erronées:

J'avais autrefois différents points de vue non marxistes; c'est plus tard que j'ai embrassé le marxisme. J'ai un peu étudié le marxisme dans les livres et fait ainsi ma première ré-éducation idéologique, mais je me suis principalement transformé dans le cours d'une lutte de classe prolongée (1).

En fait, il est peu probable qu'il ait jamais étudié sérieusement les oeuvres de Karl Marx. Cela peut expliquer qu'il ait négligé certaines conclusions théoriques et politiques essentielles du marxisme. A-t-il, par exemple, compris réellement le rôle que doit jouer la classe ouvrière dans la révolution? A-t-il compris la pensée essentielle de Marx sur l'existence des lois économiques objectives qui doivent être prises en considération pour résoudre les tâches non seulement économiques mais sociales?

Quoi qu'il en soit, en guise de conclusions, il convient ici de relever certaines thèses de la pensée de Mao Tsé-toung qui font quelques difficultés et qui influencent directement son analyse et son orientation sur les rapports entre les intellectuels et les masses.

1. De la juste solution, dans Quatre essais philosophiques, Éditions en langues étrangères, Pékin, 1967, p. 119.

Les adeptes de Mao Tsé-toung lui attribuent le mérite d'avoir "sinisé" le marxisme. Soit dit en passant, la notion de "sinisation" répond entièrement à l'esprit des traditions historiques d'un pays qui a toujours voulu remanier à son entendement toute théorie venue de l'extérieur.

Qu'entend-on par "sinisation du marxisme"? En réalité, il pourrait s'agir autant de l'application créatrice de la théorie marxiste-léniniste aux conditions de la Chine que d'une dissection des fondements d'une telle théorie.

Mais voyons donc d'abord les points fondamentaux de la position de Mao Tsé-toung sur la question des intellectuels. Ensuite, nous pourrions poser quelques-unes de nos réticences à le suivre.

1) Les grandes batailles révolutionnaires ou contre-révolutionnaires se préparent toujours sur le front culturel.

2) Le front culturel est le plus instable; ses combattants sont les plus fragiles, les plus facilement dupés sur eux-mêmes et sur la qualité de leur ferveur révolutionnaire.

3) En corrigeant leur style de travail, en passant une longue période d'étude et de travail, les intellectuels du domaine de la littérature et de l'art sauront se transformer eux-mêmes et transformer leur art.

4) La littérature et l'art sont subordonnés à la politique, mais ils exercent à leur tour une grande influence sur elle.

5) Pour que la littérature et l'art deviennent une force révolutionnaire, ils doivent se soumettre aux intérêts et aux besoins des masses.

6) Des rapports dialectiques se jouent entre la popularisation et l'élévation du niveau.

7) S'il y a des rapports entre une situation et une autre et donc entre les solutions que peuvent présenter les écrivains révolutionnaires de tel pays à telle époque et ceux de telle autre, ce sont des rapports politiques, idéologiques.

8) S'il y a une science de l'art, elle passe par le marxisme et la science des sociétés.

Donner un caractère révolutionnaire à l'art et à la littérature est une tâche ardue que peut-être nul pays n'a encore mené à bien. Mao a eu le courage de s'y attaquer. Pour lui, toute littérature et tout art ont un caractère de classe. Or le prolétariat vient au pouvoir politique avant de faire sa révolution culturelle. En un sens, c'est une classe qui vient au pouvoir sans culture. Il y a des intellectuels ralliés au prolétariat, mais ils n'en demeurent pas moins le produit d'une société de classe où la culture est un privilège et où en tant que porteurs de cette culture ils sont des privilégiés.

Mao Tsé-toung soutient donc qu'en s'assimilant au prolétariat, en vivant avec lui, ils pourront devenir des intellectuels prolétariens. Il y a là un mouvement dialectique. D'une part, les intellectuels peuvent apporter des connais-

ces aux masses et les aider à se débarrasser de certaines idées arriérées; d'autre part, ils doivent partager les aspirations des prolétaires et s'assimiler les conceptions, les modes de pensée révolutionnaires de ceux-ci. Cela veut dire notamment qu'ils doivent, comme les prolétaires, arriver à supprimer l'écart entre la pensée et la pratique quotidienne, assumer la révolution dans leur vie de tous les jours. Etre révolutionnaires non seulement en idée, mais encore dans la façon d'aborder la réalité, de communiquer avec autrui, de s'habiller, de se distraire. Or ceci ne s'obtient pas par des règlements administratifs ni par la contrainte.

Cette transformation des intellectuels n'est qu'un aspect de la révolution dans le domaine des arts et de la littérature. L'autre, c'est que les prolétaires deviennent à leur tour porteurs d'une culture nouvelle. Pour Mao, la conscience des travailleurs est liée aux conditions matérielles dans lesquelles ils vivent. Ils partent d'une situation réelle, d'un problème concret puisé dans leurs rapports économiques ou politiques, ou autres, et cherchent à l'éclairer par une référence aux principes marxistes.

Par la transformation réciproque des intellectuels et des masses, la littérature et l'art deviennent des activités de masse. Les méthodes de travail évoluent. Le travail se fait collectivement et non plus individuellement. La critique artistique devient l'affaire des masses.

L'objectif, c'est que la production littéraire et artistique ait un contenu révolutionnaire, qu'elle soit le reflet de la vie des masses, de leurs luttes, de leurs aspirations.

Mais ceci pose une difficulté que Mao Tsé-toung ne semble pas pouvoir résoudre. Si la solution définitive de la contradiction qui oppose intellectuels et masses populaires dépend pour beaucoup de la solidité de l'alliance des intellectuels avec les masses populaires, quelle importance prend la classe ouvrière parmi celles-ci? Mao ne semble pas se préoccuper sérieusement de l'apport spécifique des ouvriers dans un tel projet. De plus, son intérêt semble encore plus éloigné quand il s'agit des liens de cette classe d'ouvriers des pays socialistes et avec ceux du monde entier.

Une autre difficulté que Mao Tsé-toung ne peut résoudre réside dans le fait que l'union des intellectuels et des paysans (en grande majorité illettrés) ne dispose pas de cadres d'un prolétariat suffisamment organisé. Nul n'ignore qu'il y a des pays où les intellectuels sont à peine quelques dizaines. Dans ces conditions, on ne saurait même rêver d'opinion publique démocratique. Seuls les intellectuels qui font un travail créateur et qui disposent d'une presse vraiment libre sont à même de créer un appareil de critique et d'auto-critique qui puisse signaler au bon moment les erreurs des chefs politiques. Or Mao ne semble pas préoccupé par ces problèmes pour la Chine. Comment alors éviter que les intel-

lectuels ne prennent — comme lui d'ailleurs — le rôle dirigeant dans la révolution, rôle qui revient à la classe ouvrière? Comment éviter que ces intellectuels ne se réduisent à une clique?

Ces difficultés tiennent à sa position nationaliste ainsi qu'à une formation marxiste tronquée sur les principes mêmes du marxisme-léninisme.

En effet, si on retrouve chez Mao Tsé-toung une certaine tentative d'exposer sous une forme accessible les problèmes de la théorie de la connaissance, de la logique, etc., on s'étonne de ne pas voir autant d'intérêt pour l'économie politique. On peut se demander s'il s'est jamais posé l'objectif, faits et chiffres à l'appui, d'étudier le capitalisme contemporain ou son développement en Chine. Il semble bien que chez lui l'analyse économique reste une carte blanche. Du reste, quand il parle de la théorie de la lutte des classes et de la révolution, il ne la relie jamais aux lois économiques de l'évolution sociale. Cette absence de la théorie véritable, c'est-à-dire de la connaissance approfondie des réalités le conduit souvent à des notions quelque peu simplistes et vulgaires sur des problèmes complexes du monde contemporain.

Quant au matérialisme historique, nous retrouvons quelques thèmes préférés dans les oeuvres de Mao Tsé-toung: le rôle de la pratique en tant que critère de la vérité, les contradictions dans la vie sociale et certains autres étonnamment schématisés.

Mao Tsé-toung semble considérer la théorie de l'édification du socialisme en Chine de façon purement spéculative sans tenir compte de la structure économique de la société chinoise. Ses oeuvres nous portent à douter qu'il se rendait très bien compte de l'existence des lois objectives du passage du capitalisme au socialisme. Bien au contraire, il semble fonder des espoirs sur les méthodes volontaristes, arbitraires et administratives de la transformation des intellectuels petits-bourgeois, des bourgeois et de la société en général. Cela se répercute évidemment sur sa caractérisation des idéaux du socialisme, découlant non pas tellement des besoins de la production sociale évoluée ou des intérêts de classe de la force sociale la plus avancée, le prolétariat, mais de notions qui semblent parfois purement théoriques.

Certes, les oeuvres de Mao Tsé-toung contiennent des raisonnements justes. D'ailleurs, il a emprunté des passages entiers aux ouvrages des classiques du marxisme-léninisme. Néanmoins, on se demande s'il se tient fermement sur le terrain du marxisme-léninisme. La comparaison de certains raisonnements de Mao Tsé-toung avec des pensées et des thèses des socialistes-révolutionnaires du type de Trotski pourraient donner, apparemment, matière à réflexion sur les racines petites-bourgeoises de la pensée de Mao Tsé-toung. Rappelons les théories du rôle prépondérant de la paysannerie dans la culture populaire et le mouvement révolutionnaire. Par ailleurs, nous trouvons chez Mao Tsé-toung des raisonnements qui ressemblent singulièrement aux maximes des penseurs chinois du passé

(par exemple, sur les contradictions qui sont comme la succession du jour et de la nuit, de l'hiver et de l'été, de la lumière et de l'ombre, etc.). Mao est-il dégagé du mysticisme de la tradition chinoise?

On a pu voir, dans la première partie, avec quelle obstination et quelle obsession Mao Tsé-toung revient à la thèse des contraires, quel que soit le problème examiné: économique, politique, international et même les questions pratiques les plus insignifiantes. Certes, il n'y a rien à y reprocher car la théorie de l'unité et de la lutte des contraires constitue le noyau de la dialectique. Le drame réside dans l'interprétation de cette catégorie philosophique par Mao.

"La conception dialectique du monde apparaît en Chine et en Europe dès l'antiquité"(1), constate-t-il, se référant sans doute à Confucius et à d'autres penseurs de la Chine antique.

Mais il y a dialectique et dialectique. Déjà les penseurs de l'antiquité, chinois y compris, saisissaient la contradiction des phénomènes dans la nature et dans la société. A l'époque de la renaissance et, en particulier, dans la période de la révolution bourgeoise, la pensée théorique progressiste, n'a pas seulement reconstitué la notion de la lutte des aspects contraires dans la nature et la société, mais l'a étendue au domaine des rapports sociaux, en indiquant que la lutte des classes était le compagnon inséparable et la source du développement social. La dialectique hégélienne, qui

1. Oeuvres choisies, t.1, p. 351.

reposait sur les acquis de la pensée humaine du passé, était un grand pas en avant dans la création de la notion intégrale des lois du mouvement dans le monde. Comme chacun sait, la dialectique marxiste n'est pas seulement l'échelon supérieur en philosophie, mais encore une théorie radicalement nouvelle, unissant en un seul système la connaissance de toutes les lois de la vie dialectique sur la base solide du matérialisme. Voilà pourquoi, en examinant la pensée de Mao Tsé-toung, nous devons répondre à la question suivante: sur quelle dialectique s'appuie sa répétition de la thèse de la lutte des contraires en tant que loi fondamentale de la vie sociale?

La première chose qui saute aux yeux, lorsqu'on lit une oeuvre de Mao Tsé-toung, c'est la diminution notable du champ de la dialectique matérialiste et des lois de la théorie marxiste de la connaissance. En fait, l'auteur se contente d'étudier seulement les contraires. Nous n'y trouvons pratiquement pas d'analyse un tant soit peu approfondie, ni même de références à l'idée du développement, du déterminisme, de la négation de la négation, de la théorie de l'évolution. Cet appauvrissement de la dialectique matérialiste, sa réduction à une loi unique conduisent forcément à une conception simpliste du monde et à la vulgarisation théorique. Ce n'est pas tout. A la façon dont Mao Tsé-toung envisage la loi de l'unité et de la lutte des contraires, on se demande s'il comprend vraiment l'interprétation marxiste de cette loi.

Le marxisme parle de la lutte et de l'unité des contraires. Mao Tsé-toung, lui, insiste sur la transformation réciproque d'un contraire en un autre, en tant que loi du développement. Pourtant la mort ne transforme pas en vie, ni la vie en mort, ni le jour en nuit, ni le chaud en froid et vice-versa. Ce sont des états qualitatifs différents. A la naissance de sa fille, l'homme ne devient pas une femme pour autant. Il demeure un homme, bien qu'il ait donné vie à un autre être. Au plan de la vie sociale, Mao Tsé-toung parle de la transformation des anciens opprimés en oppresseurs. Ils envisage dans le même esprit les révolutions sociales et la dictature des masses populaires. Est-ce là le sens de la révolution sociale? Le prolétariat ne tient nullement à se substituer à la bourgeoisie et aux propriétaires fonciers pour devenir à son tour un oppresseur. Son objectif consiste à supprimer toute oppression et exploitation. En revanche, le but suggéré par Mao, c'est-à-dire transformer le prolétariat et la paysannerie en oppresseurs, déforme la structure du pouvoir et dégrade le régime politique.

A la thèse de la lutte des contraires, Mao Tsé-toung substitue l'affirmation qu'un contraire en devient obligatoirement un autre et semble envisager de façon erronée la notion même des contraires, puisqu'il l'interprète métaphysiquement, en l'érigeant en absolu, comme une négation réciproque, comme un "oui" et un "non". Or, selon Marx, seule est absolue la présence des contradictions et non la nature des

matières contradictoires. Il existe des différences qualitatives dans les contradictions elles-mêmes, et dans la nature et dans la société. L'eau et la glace sont contraires tout en ayant la même composition d'éléments. L'eau et le feu sont contraires, mais la composition de leurs éléments est différente. Voilà pourquoi la transformation réciproque de l'eau et de la glace est possible, tandis que celle de l'eau en feu ne l'est pas. (Nous donnons des exemples aussi élémentaires que ceux de Mao Tsé-toung pour rendre plus évident le "schématisme" des principes de sa conception du monde).

La non-ressemblance qualitative des contradictions est évidente dans la vie sociale. Les contradictions entre les opprimés et les oppresseurs sont une chose, tandis que celles qui existent dans le milieu des oppresseurs et dans celui des opprimés en sont une autre. L'histoire de la vie sociale nous donne toute une gamme de coloris caractérisant les sources des contradictions sociales et les moyens de les surmonter. Mais c'est là, précisément, ce que Mao Tsé-toung ne semble pas voir. Il estime que les contradictions entre le socialisme et le capitalisme sont des phénomènes d'un même ordre, soumis à des lois semblables, c'est-à-dire aux transformations réciproques de l'un en l'autre sur la base des mêmes lois de la lutte se déroulant sous des formes identiques.

On peut se demander si Mao Tsé-toung sait faire la différence entre "contraire" et "contradiction". Chaque contradiction ne signifie pas contraire, opposition, antagonisme. La différence de sexes ne veut pas dire que l'homme

et la femme sont toujours en état d'antagonisme et de lutte acharnée. Les contradictions entre groupes sociaux de la classe ouvrière se distinguent radicalement des contraires entre la classe ouvrière et la bourgeoisie. Les contradictions entre groupes sociaux de la classe ouvrière se distinguent radicalement des contraires entre la classe ouvrière et la bourgeoisie. Les contradictions entre le Parti et les masses en régime de démocratie populaire diffèrent totalement des rapports entre les représentants de l'élite politique et les masses en régime capitaliste. Le contraire des deux genres de propriété, capitaliste privée et socialiste, n'est nullement le même que les contradictions entre les deux formes de propriété socialiste: forme de propriété d'Etat (bien du peuple entier) et forme de propriété coopérative. On pourrait citer maints autres exemples. En mettant un signe d'égalité entre les contradictions et les contraires, on risque d'aboutir à des conclusions erronées non seulement en théorie, mais encore en politique.

Pour terminer, venons-en à la question nationale. En principe Mao Tsé-toung reconnaît aux nationalités le droit à l'autodétermination pour former avec la nation des hans une alliance librement consentie. Cependant, quand il établit la primauté des intérêts (bien compris et bien interprétés?) d'une seule nation, la nation chinoise, sur les intérêts de l'ensemble de la communauté socialiste et de tout le mouvement révolutionnaire mondial, ne consacre-t-il pas la priorité incontestable de tout ce qui est chinois sur tout ce qui est étranger et ne traite-t-il pas de "barbares" les peuples non chinois.

BIBLIOGRAPHIE

MAO TSE-TOUNG: Quatre essais philosophiques, éditions en langues étrangères, Pékin, 1967, 152 p.

Sur la littérature et l'art, éditions en langues étrangères, Pékin, 1967, 178 p.

Oeuvres choisies de Mao Tsé-toung, tomes I, II, III, et IV, éditions en langues étrangères, Pékin, 1966.